

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Sainte Catherine de Sienne

L'avenue des millionnaires

La Littérature des voyages

La portée du dernier Krach boursier à Berlin

De la composition des paysages

Dans le van du Vanneur

Robert Vallery-Radot

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

Firmin van den Bosch

D^r Eustache Mayr

Marcel Schmitz

Robert-Hugh Benson

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Congrès de Lausanne, Mgr J. Schyrgens. —
La technique révolutionnaire du Bolchevisme. — Autriche.

Sainte Catherine de Sienne

Catherine naquit le 25 mars 1347, à Sienne, en la fête de l'Annonciation qui coïncidait, cette année-là, avec la fête des Rameaux; elle était le vingt-troisième enfant du teinturier Jacques Benincasa et de Lappa di Buccio. Son père était un homme juste et pieux mais dont le naturel paisible cédait parfois devant l'humeur despotique de sa femme, bonne chrétienne et modèle des vertus domestiques, mais portée davantage aux affaires temporelles qu'aux spirituelles.

Petite fille enjouée et gracieuse, un peu timide et qui faisait la joie des siens, Catherine avait à peine six ans lorsque la grâce manifesta en elle une extraordinaire élection. Un jour, elle revenait de promenade avec son frère lorsqu'elle aperçut dans une lumière d'or, de l'autre côté de la vallée, au-dessus du chevet de l'église des Dominicains, couronné de la tiare et revêtu des ornements pontificaux, assis sur un trône resplendissant, le Seigneur lui-même, assisté de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean l'Évangéliste; il regarda Catherine, lui sourit, puis, étendant la main sur elle, la bénit en traçant dans l'air, à la manière des évêques, le signe de la croix. Immobile, les yeux levés au ciel, Catherine demeurait perdue en son extase au milieu du va et vient des gens et des animaux. Quand son frère, qui avait continué son chemin, se retourna et la vit ainsi suspendue, il l'appela; mais comme elle semblait ne pas entendre, il l'a rejoignit et la trouvant toujours absorbée, il la secoua par le bras; elle parut se réveiller d'un beau songe, baissa les yeux et dit: « Ah! si tu voyais ce que je vois, tu ne voudrais pas me distraire ainsi. » Elle regarda de nouveau du côté de San Domenico. Mais le Roi de Gloire n'était plus là ni les Apôtres. Alors elle pleura silencieusement. Mais dès ce jour, elle ne ressemble plus aux autres enfants et ne pense plus qu'à cet Époux couronné qui lui a ravi le cœur. Un an plus tard, devant la statue de la Vierge, elle fait vœu de ne jamais appartenir qu'à Lui, et pour Lui plaire, déjà, elle est ingénieuse à trouver dans sa petite vie d'enfant, mille moyens de se mortifier: elle se flagelle avec des cordes, monte à genoux l'escalier qui conduit à sa maison (et sa mère, un jour, l'y surprend en extase); aux repas, la viande qu'on lui sert, elle la donne à son frère ou, furtivement, la jette aux chats sous la table; elle transforme en ermitages les plus obscurs réduits de la demeure filiale et s'y réfugie pour prier, jeûner, s'y exercer tout à son aise à la pénitence.

* * *

Quand elle eut douze ans, selon l'usage, ses parents songèrent à l'établir et l'engagèrent à se parer avec plus de soin; mais elle ne tint nul compte de cet avis au grand mécontentement de sa famille. Néanmoins, une de ses sœurs mariée, Bonaventura, qu'elle aimait beaucoup, parvint à l'entraîner. Comme l'exigeait la mode du temps, Catherine se teignit les cheveux et se peignit le visage, mais bien vite, elle en eut un profond remords; et son confesseur, Raymond de Capoue, nous dit qu'elle pleura toute sa vie cette concession aux vanités du monde. Après la mort de Bonaventura, qui survint en août 1362, Catherine que les siens voulaient toujours marier, s'ouvrit au Dominicain Thomas della Fonte, du vœu de virginité qu'elle avait contracté à sept ans. Le religieux lui conseilla de couper sa chevelure et de se voiler la tête, ce qu'elle fit aussitôt. Mais sa mère, intriguée à la fin de la voir toujours la tête couverte, souleva le voile et, devant cette nouvelle extravagance, entra en fureur. Pressée de questions, Catherine n'osait encore avouer la vérité! Pour la réduire, la famille réunie en conseil, imagina de renvoyer la servante et de la remplacer par Catherine. Ainsi, pensaient-ils, l'orgueilleuse obstination de Catherine finirait bien par plier. Catherine se soumit sans rien dire. Elle n'avait plus le temps de se recueillir mais trouvait dans son humiliation d'ineffables joies car elle servait les siens comme elle eut servi son Époux; au milieu des travaux les plus pénibles et les plus humbles. Il lui apparaissait et conversait avec elle comme un ami avec son amie. Un jour, le père de Catherine aperçut, au dessus de la tête de son enfant, une colombe qui volait. Il ne dit rien mais garda ce secret dans son cœur.

Un peu plus tard, Catherine dans une apparition où figuraient tous les fondateurs d'ordres, vit saint Dominique qui lui tendait l'habit noir et blanc des *Mantellate*, des Tertiaires dominicaines en lui disant: « Ne crains rien, ma fille, un jour tu porteras cet habit. » Fortifiée par ce songe, elle vainquit sa timidité et déclara devant sa famille assemblée qu'elle avait choisi Jésus-Christ pour époux et qu'elle n'en accepterait aucun autre. Alors son père ordonna qu'on la laissât tranquille. Désormais, elle fut libre de rejoindre son Seigneur sur sa croix où elle aimait le retrouver; elle fermait la porte et les volets du petit réduit qu'elle avait élu pour chambre, et à la seule clarté d'une lampe qui brûlait devant le Crucifix pendu au mur elle entrait dans les mystères de la Passion rédemptrice; une planche était sa couche, un fagot son oreiller; elle prolongeait ses veilles jusqu'à n'accorder au som-

**

meil qu'une demi-heure par jour; elle ne se nourrissait que de pain et d'herbes crues, ne buvait que de l'eau; elle avait revêtu un cilice de crin et se flagellait trois fois par jour pendant une demi-heure avec une chaîne de fer. Ces austérités incompréhensibles à la prudence humaine bouleversaient la pauvre Lappa. Mais Jaclopo Benincasa qui avait vu la colombe aux gémissements inénarrables reposer sur la tête de sa fille avait compris dans quelle voie royale de victime toute-puissante sa fille était conduite par l'amour que l'Écriture proclame fort comme la mort et il avait prescrit qu'on la laissât faire à sa guise. Toutefois, Lappa la supplia de venir coucher près d'elle dans son lit au lieu de s'étendre sur cet affreux morceau de bois. Catherine céda à son désir, mais dès qu'elle voyait sa mère endormie, elle se levait doucement et entrait en oraison. Lappa finit par s'en apercevoir. Alors Catherine imagina de glisser une planche à la place où elle couchait. De guerre lasse, Lappa cessa de vouloir contrarier ses goûts de pénitence; elle tenta seulement une dernière fois une diversion qui ne lui réussit pas mieux que ses autres stratagèmes. Sous prétexte de rétablir la santé de Catherine ébranlée par ses implacables austérités, elle imagina de l'emmenager aux eaux chaudes de Vignone. Catherine se laissa faire, mais elle eut vite fait de trouver sur place une mortification de choix: de grand matin, elle se rendait, seule, à la piscine, et se mettait sous le jet brûlant de l'eau sulfureuse.

* * *

De retour à Sienne — elle avait alors seize ans — Catherine demanda d'entrer dans la confrérie des *Mantellate*; mais les Tertiaires, graves matrones et veuves âgées, la jugèrent trop jeune et trop jolie. Il advint alors que Catherine fut atteinte de la petite vérole. Lappa gémissait et s'épouvantait, sachant combien cette maladie était grave à l'âge de sa fille; mais Catherine lui prédit qu'elle guérirait si sa mère lui obtenait son admission chez les *Mantellate*. La maladie avait défigurée Catherine. La prieure ne fit plus de difficultés pour l'accueillir. Aussitôt Catherine fut guérie. Le jour même de sa vêtue, elle se renferma dans le réduit qu'elle avait élu pour cellule, y gardant pendant trois ans un silence perpétuel et n'en sortant que pour aller à la messe, à l'église toute proche des Dominicains. Elle connut alors les épreuves de la vie purgative. Tout sembla l'abandonner; les tentations l'assiégèrent; d'immondes fantômes s'efforcèrent de séduire ses sens; mais elle leur opposait des pénitences implacables et répondait à toutes les insinuations du démon: « Ma joie unique est de souffrir en union avec mon Dieu. Plus tu m'éprouveras, Satan, et plus tu me rapprocheras de mon Bien-Aimé. » Alors une grande lumière remplissait la chambre et le Christ crucifié rayonnant de gloire appelait sa fiancée et lui révélait le secret de ses plaies, la vertu de ce sang qui enivrera Catherine. Et comme encore toute troublée des assauts du Perfide, elle demandait à son Epoux: « Où étiez-vous donc, Seigneur, quand mon cœur était tout souillé par ces impures visions? — J'étais dans ton cœur, lui répondait-il — Oh! Seigneur, comment pouviez-vous demeurer au milieu d'aussi honteuses images? — Ces images donnaient-elles à ton cœur de la joie ou de la tristesse? — Une tristesse sans nom — Qui donc alors était triste si ce n'est moi qui me tenais caché dans ton cœur fidèle? »

Très souvent Catherine voyait venir à elle le Christ, soit dans le jardin, soit dans sa cellule, soit seul, soit avec sa Mère, soit avec saint Dominique, Marie-Madeleine, saint Jean ou saint Paul. Mais le plus souvent, il venait seul; et elle récitait avec lui les psaumes, disant: « Gloire au Père, à *Toi* et au Saint-Esprit » et elle s'entretenait sans fin avec lui du mystère de sa vie divine et du salut des âmes.

* * *

A vingt ans, elle ne connaissait pas ses lettres et c'était une grande privation pour elle que de ne pouvoir déchiffrer le Bréviaire ni le Missel. Une grande dame de ses amies lui procura un alphabet. Mais ses progrès étaient bien lents. Elle trouva plus simple de demander au Seigneur d'être son précepteur, ce qui lui fut accordé. Et depuis ce temps, sans avoir jamais su épeler, elle devina tout ce qu'elle lisait.

Il ne faudrait pas croire qu'elle fut présomptueuse à l'égard des visions incessantes qui la visitaient; elle s'en montrait au contraire souvent inquiète. Un jour, qu'elle demandait à Dieu

comment elle pouvait reconnaître celles qui venaient de Lui d'celles qui venaient du démon, il lui fut répondu: « Celles qui viennent de moi commencent par inspirer la terreur mais prennent fin dans un sentiment de sécurité, tandis que celles qui viennent du démon commencent par la joie et finissent dans l'angoisse. Mes visions engendrent l'humilité, car l'âme connaît ce qu'elle est et ce que je suis. Celles de l'Ennemi enflent d'orgueil parce que l'âme s'attribue la gloire de la connaissance. »

En l'année 1367, le dernier jour du Carnaval, tandis que tout le peuple s'amusait follement à boire et à danser, son Epoux lui apparut avec sa Mère, saint Jean, saint Paul et le prophète David. La Sainte Vierge plaça la main de Catherine dans celle de son Fils tandis que David jouait de la harpe. Jésus passa au doigt de Catherine un anneau d'or en lui disant: « Moi, ton Créateur et ton Sauveur, je t'épouse dans la Foi qui ne recevra aucune atteinte jusqu'au jour où je t'épouserai dans le ciel. Ne crains rien, accomplis mes desseins. Tu vaincras tous mes ennemis. »

Alors commence sa vie active. Cette timide qui ne se plaît que dans la solitude sort de sa cellule, reparait à la table de famille, remplace la servante malade, balaie les corridors, fait, seule, la lessive de cette maison peuplée, pétrit le pain. Mais sa charité ne s'arrête pas aux siens. Elle pile la cave et le grenier pour donner aux pauvres, huile, œufs, viande, vins, étoffes qui se multiplient en ses mains dès qu'elle en a besoin; et en temps de disette, elle pétrit de la farine moisie qui devient un pain délicieux. Un jour d'hiver, qu'elle récitait son office, par un grand froid, elle voit un mendiant par sa fenêtre, tout grelottant dans ses haillons; elle court lui donner son manteau, et dans un songe elle reconnaît que c'était le Seigneur. Depuis lors, elle ne souffrit plus jamais du froid.

Les extases ne la quittaient pas et la prenaient en train de balayer ou de surveiller le feu de sa cuisine; et dans les églises, elles étaient continuelles. Un jour, c'était, en 1370, Notre-Seigneur lui enlève le cœur et lui donne le sien à la place. Dans sa soif d'expiation des péchés du monde, elle demande à Notre-Seigneur de souffrir sa Passion. Il le lui accorde et lui enfonce un de ses clous dans la main droite. Son confesseur n'ayant pas voulu la communier, un ange lui apporte l'hostie. Cet excès d'amour, cette ardeur de souffrir pour le salut des âmes finissent par briser ce cœur qui s'arrête soudain de battre. Quelques heures après, ses yeux se rouvrent, pleins de larmes. « Ah! que je suis malheureuse, s'écrie-t-elle. » Elle révéla à son confesseur, Raymond de Capoue, que, pendant ces quatre heures que son âme avait été séparée de son corps, elle avait traversé l'enfer, le purgatoire et entrevu la gloire du paradis. Mais Jésus lui avait ordonné de revenir sur la terre car il avait besoin d'elle pour être son héritier auprès des pontifes et des princes. Judith du Nouveau Testament, il allait l'envoyer pour sauver l'Église menacée plus que jamais par toutes les puissances des ténébres. Qu'elle ne craignit point, car la Force du Très-Haut se manifesterait en elle aux yeux de tous d'une manière éclatante. Peu de temps après cette mort mystique, sa mère tombe malade et trépassa; alors Catherine exige de son Epoux qu'il rappelle sa mère à la vie, et Lappa reprend ses esprits.

Désormais, l'éclat de ses vertus, les prodigieuses lumières surnaturelles qui l'environnent rayonneront au-delà de la petite teinturerie de Fontebranda. Son pouvoir est irrésistible; elle convertit les débauchés et les blasphémateurs, n'ayant de cesse que le Christ attendrisse leurs cœurs. Rien ne la retient, ni la hideur de leurs vices, ni leur endurcissement, ni leur hostilité; elle prend sur elle leurs péchés et demande de souffrir les peines de l'enfer pour les sauver. Tout un cortège de disciples, hommes et femmes se forme autour d'elle, ne vivent que d'elle, l'appelant leur *Mamma*, leur maman. L'histoire a retenu les noms de Raymond de Capoue, son confesseur, du doux poète Neri de Landoccio, de Stephano Maconi qui, après la mort de la sainte, devint chartreux, de Barduccio, qui nous laissa un admirable récit des derniers moments de Catherine. Cette petite troupe, qu'elle appelait sa famille, l'accompagnait dans ses voyages et ses missions, à Pise, à Lucques, à Florence, à Bologne, car tous les regards se tournaient vers elle. Dans ces temps terribles pour la pauvre Italie, où la peste et la famine s'ajoutent aux guerres et aux pillages des bandes armées guerroyant pour un seigneur ou pour les légats du pape, Catherine apparaît, en effet, comme la lumière, le refuge, la paix même de Dieu. La mission extraordinaire de cette vierge au cœur de feu se précise; elle est envoyée par Dieu pour ramener le Pape à Rome, lui annoncer l'urgence

de réformer l'Eglise, arracher l'Europe à ses querelles et à ses désordres en réveillant en elle l'esprit de la Croisade. Elle parlera et écrira au Pape et aux rois comme la messagère du Tout-Puisant.

* * *

Depuis soixante-dix ans que le Pape a quitté la Ville Sainte pour Avignon, chassé par la révolte de ses Etats, l'Italie est déchirée par des luttes continuelles. L'Eglise, amollie dans les délices de la Cour d'Avignon, ne donne plus l'exemple des vertus évangéliques. L'amour des richesses et des plaisirs souille la divine Epouse du Christ. Il est grand temps que Catherine vienne. Révoltées par les exactions des légats du Pape, plus hommes de guerre que prélats, Florence et Pise ont levé l'étendard du soulèvement général. Quatre-vingts cités se sont unies sous la bannière rouge de Florence. Les prêtres sont massacrés, les biens d'Eglise confisqués. Catherine écrit au Pape et le supplie de pardonner. Il est prêt à offrir ses conditions lorsqu'on apprend qu'à Bologne on a écorché vif le légat. Le Pape lance l'interdit sur la ville, et sous les ordres de Robert de Genève (qui plus tard, deviendra l'antipape), dix mille mercenaires bretons entrent en Italie. Florence s'inquiète. Catherine décide de s'embarquer pour Avignon et de préparer la voie aux négociations. La vie luxueuse et dissolue de la Cour pontificale la remplit de douleurs. Ce n'est pas que les papes ne soient d'honnêtes gens, pieux pour la plupart, mais grands seigneurs et remplis des idées du monde, ils ont de coupables faiblesses pour les dérèglements de leurs prélats qu'elle appellera des « démons incarnés ». Trop souvent, la naissance ou la faveur, quand ce n'est pas la seule bonne mine, décident des hautes charges. Catherine aura dans son *Dialogue* des paroles impitoyables pour flageller ces « mauvais serviteurs de Dieu. » Leur amour-propre, fait-elle dire à la Vérité éternelle, a fait de leur sensualité une reine à laquelle ils ont assujéti la pauvre âme comme une esclave... Ils doivent demeurer, par le saint désir, à la table de la très sainte Croix et s'y nourrir des âmes qu'ils sauvent pour mon honneur à moi... Mais leur table à eux, elle est dans les tavernes; c'est là qu'on les trouve jurant et se jurant comme des hommes privés de raison. Leurs vices ont fait d'eux des animaux... »

Grégoire XI, élu pape à trente-six ans (il avait été fait cardinal à seize, alors qu'il n'était que diacre) était de nature timorée et préférerait ses études de droit canon à la mêlée des partis et laissait bien souvent ses cardinaux décider en son nom. Mais Catherine, dès la première entrevue, l'a conquis; il remet en ses mains toute la conduite de l'affaire. Malheureusement, l'ambassade florentine a d'autres ordres; elle fait traîner les choses en longueur et finalement rompt les pourparlers. Catherine cependant reste en Avignon. D'autres intérêts plus importants encore l'y retiennent; elle désire le retour du Pape à Rome et elle l'entreprend à ce sujet. Humainement, un tel retour est téméraire. Mais Catherine a un accent irrésistible. Elle voit sans cesse le Pape, lui écrit lettres sur lettres : « Allez, lui écrit-elle en sa langue divine, allez vite à votre Epouse qui vous attend, pâle et mourante; vous lui rendrez la vie... Courage, mon Père, soyez un homme. Je vous dis que vous n'avez rien à craindre... » et dans ses prières, elle s'écriait à Dieu : « Voici mon corps que j'offre en holocauste. Voici ma chair; voici mon sang. Fais couler mon sang; mets mon corps en pièces, livre mes os pour le salut de ceux en faveur desquels je t'implore. » Malgré la résistance de sa Cour, les gémissements de son vieux père qui se jette sur son passage et lui crie au témoignage de Froissart : « Père Saint, a vous allés en un pais et entre gens où vous êtes petit ami. » Grégoire XI quitte Avignon. Il s'embarque à Marseille, le 13 septembre 1376, emmenant ses prélats furieux. Quatre cardinaux refusent de quitter la Provence. Catherine revient par voie de terre. Partout où elle s'arrête, un immense concours de peuple se porte au devant d'elle. A Toulon, on assiege son hôtellerie pour la voir. Elle arrive à Gênes, où elle attend le Pape dont la traversée a été très pénible. Sur les instances de ses cardinaux, il est près de revenir en Avignon, mais il ne consent pas à ce retour sans avoir revu Catherine. Comme les cardinaux surveillent toutes ses menées, il n'ose la mander auprès de lui. Mais une nuit, seul, vêtu comme un simple prêtre, il se rend chez elle. Il en sort le cœur fortifié, et le 28 octobre, la galère pontificale reprend la mer et cingle vers Ostie, remonte le Tybre de nuit et, à l'aurore, le Pape débarque au milieu d'une immense foule en délire, qui lui jette des fleurs et pousse des cris de joie.

Catherine est revenue avec avidité à sa solitude, mais ce n'est pas pour longtemps. Sienna, malgré l'interdit qui frappe Florence, a noué des relations avec cette ville. Il faut que la Sainte intercède encore après du Saint-Siège : « Vous obtiendrez bien plus, écrit-elle au Pape, avec la baguette de la clémence qu'avec les verges de la guerre... Je vous demande donc la paix pour l'amour du Christ crucifié! N'avez point égard à l'ignorance, à l'aveuglement et à l'orgueil de vos enfants... C'est par la vertu que vous chasserez le démon... Tandis qu'avec toutes ces guerres et tous ces troubles, vous ne pourrez avoir une heure de tranquillité. »

De toutes parts, on réclame ses conseils et ses lumières et elle passe ses nuits à dicter des lettres de direction, parfois plusieurs en même temps, tantôt le visage dans ses mains, tantôt les bras en croix, presque toujours en extase. Sa parole inspirée réconciliait les familles divisées, ramenait les pécheurs les plus endurcis comme le violent Ser Vanni qui finit par tomber à ses pieds en disant : « Tu as vaincu. » et le jeune Pérugin Nicolo Toldo, condamné à mort pour avoir insulté les gouverneurs de Sienna et dont elle raconte le supplice et la conversion dans une lettre sublime à Raymond de Capoue : « Il est arrivé, doux comme un agneau. En m'apercevant, il s'est mis à sourire. Il a voulu que je trace sur lui le signe de la croix. Je l'ai fait, puis je lui ai dit : « A genoux! Aux noces, mon doux frère! Tu vas avoir la vie qui ne finit jamais. » Alors, il s'est étendu avec une grande douceur et je lui ai étendu le cou. Penchée sur lui, je lui rappelais le sang de l'Agneau. Lui ne savait que répéter : « Je sais! Catherine! » Il le redisait encore quand j'ai reçu sa tête dans mes mains. Alors, j'ai fixé mon regard sur la divine Bonté et j'ai dit : « Je veux! » Et j'ai vu, comme on voit la clarté du soleil, l'Homme-Dieu, le côté ouvert. Il recevait le sang dans son sang; et le feu du Saint désir donné par grâce et caché dans son âme. Il le recevait dans le feu de sa divine Charité. » Il faut lire toute cette lettre. Antigone, elle-même, n'allie pas une telle grâce à un tel pathétique, une hardiesse si grande de mouvement à une pudeur si délicate.

Couvents et châteaux l'invitaient à l'envi pour jouir de sa parole. Mais Florence, à son tour, la réclame. La ville a violé l'interdit et exige que ses prêtres célèbrent la messe. Catherine s'y rend, parle à trois reprises au gouvernement des Huit qui domine alors. A sa voix la rébellion fléchit; les églises se ferment; des processions de pénitence parcourent les rues au chant des litanies. Catherine insuffle son courage au parti guelfe qui finit par reprendre le pouvoir, mais il en abuse et proscriit tous ses adversaires. Les corps de métiers se soulèvent, pillent les palais Strozzi et Abbizzi, cherchent Catherine « pour la couper en morceaux ». Ils la trouvent dans un petit jardin au milieu de ses disciples. Dans une lettre à Raymond de Capoue, elle raconte comme elle a été déçue de n'avoir pu verser son sang pour la cause de l'Eglise. « Combien j'ai motif de pleurer! Si grande est la multitude de mes péchés qu'ils ont empêché mon sang de donner la vie, d'éclairer les âmes aveuglées, de réconcilier le fils avec son père, de cimenter une pierre dans le corps mystique de la Sainte-Eglise. Il semblait que les mains de celui qui voulait me frapper fussent liées. J'avais beau dire : « C'est moi. Prends-moi, mais ne touche pas aux miens. » Mes paroles étaient un poignard qui lui perça le cœur ». Ils la laissèrent. Elle écrivit au Pape « Pardonnez-leur, *babbo mio*, et vous verrez que vous trouverez en eux les meilleurs fils qu'en tous les autres. Je m'en irais bien volontiers d'ici... Accordez-moi cette grâce, à moi pauvre et misérable qui viens vers vous et frappe à votre porte; et quand la paix sera signée, élevez la bannière de la très Sainte-Croix contre les Infidèles. »

Le 18 juillet, le héraut du Pape entra à Florence, brandissant une branche d'olivier, et Catherine, dans sa joie, glissait dans la lettre où elle annonçait cette nouvelle à un de ses disciples une feuille de cette branche « arrivée, samedi soir, une heure après l'Angelus ».

* * *

Elle repartit pour Sienna, mais n'y devait pas rester longtemps. Grégoire est mort en mars. Sous la pression du peuple romain, le Conclave a nommé un pape italien, l'archevêque de Bari, qui a pris le nom d'Urbain VI. Homme de foi, de mœurs austères et ferventes, il est violent et, dans son désir de réformer l'Eglise, froisse les cardinaux et les souverains. Les cardinaux français se retirent au mois de juin à Anagni, et, déclarant que leur volonté a été forcée au Conclave, ils annulent l'élection d'Urbain et élisent le cardinal Robert de Genève, sous le nom de Clément VII. Catherine, en apprenant la nouvelle à Sienna, en a le cœur déchiré.

C'est à cette époque qu'elle dicte en cinq jours, du 9 au 13 octobre 1378, dans l'ermitage de Fra Santi aux environs de Florence, son admirable *Dialogue* où elle a condensé toute sa doctrine sur le Sang rédempteur éparse en toutes ses lettres; elle est basée, selon la pure doctrine de l'Eglise sur l'antinomie des deux amours, l'amour de soi qui mène à la ruine, l'amour de Dieu qui nous fait entrer dans la gloire de la Trinité. « Tu es celle qui n'es pas. », dit le Christ à Catherine.

Armée d'une sainte haine contre le sens propre, l'âme doit donc se dépouiller entièrement de ses attaches charnelles pour embrasser sur la Croix la vie divine qui lui est donnée dans le sang de Jésus-Christ. « Ce sang est l'unique Maître. » La prière, la Providence, l'obéissance sont traitées à la lumière de ce mystère avec une justesse d'observation, une grandeur familière dans les images qui rappellent Dante. Catherine excelle à nous faire voir et aimer le Christ dans son Eglise unie à Lui en une seule chair dont il est la tête. Servir l'Eglise dans tous ses membres c'est s'unir au Christ. Le Pape c'est « le doux Christ de la terre » pour lequel il faut donner sa vie. Lorsqu'à six ans, elle avait vu le Christ au dessus du chevet de l'Eglise des Dominicains, il portait la tiare et les habits pontificaux.

Urbain est resté seul à Rome, abandonné de ses cardinaux. Il appelle Catherine. Elle accourt, parle au Consistoire devant les cardinaux nouvellement nommés, et Urbain enthousiasmé par cette flamme, s'écria : « Cette petite femme nous fait honte à tous ! » Catherine organise le combat. Jeûnes, prières, terribles seront ses armes. Elle écrit aux ermites et aux chartreux de venir prier avec elle, et tous les solitaires viennent monter la garde autour de la Jérusalem menacée. « Le martyr de Rome vous appelle écrit-elle à Stéphano Maconi, coupe tes liens, ne les dénoue pas. » Elle écrit au roi de France, dont la fidélité chancelle, à la reine de Naples, qui a pris le parti de l'antipape. La guerre s'est engagée entre les troupes d'Urbain et celles de Clément qui, vaincu, fuit à Naples, puis en Provence où il se réinstalle en Avignon La France se déclare pour lui. La reine de Naples, après une feinte soumission, reprend la guerre. Le peuple romain, qu'irritent les exigences d'Urbain, est travaillé par les agents avignonnais. Des soulèvements éclatent. Catherine s'offre alors en victime pour le salut de l'Eglise. Les souffrances qui, depuis longtemps, la crucifient redoublent encore d'intensité. Les attaques des démons se font plus nombreuses. Le peu de nourriture qu'elle s'accorde lui cause d'intolérables douleurs. Dévorée de soif, elle ne peut prendre une goutte d'eau. Le dimanche de la Sexagésime, 20 janvier, pendant qu'elle prie au tombeau des Apôtres, elle voit le vaisseau de l'Eglise peser sur ses épaules. Depuis longtemps, ses infirmités ne lui permettaient plus de se lever avant 8 ou 9 heures du matin. Mais maintenant, l'amour de l'Eglise la soulève, et dès l'aube, elle se traîne à la messe. Après la communion, elle est si faible qu'on la transporte comme morte de la chapelle à son lit. Une heure après, elle se relève et va à pied à Saint-Pierre prier toute la matinée pour l'Eglise et le Pape. Bientôt, il faut y renoncer. Elle reste au lit, son dur lit de planches. Son corps est tout desséché. « Soyez certaine, dit-elle, que si je meurs, l'unique cause de ma mort est le zèle pour l'Eglise qui me consume. »

La veille de l'Ascension, elle reçoit l'Extrême-Onction, tous les membres anéantis, incapable de parler. Mais comme sa fin approche, elle recouvre l'usage de la voix pour gémir sur ses fautes, s'accuser d'être la cause des épreuves de l'Eglise. Elle demande à Lappa de la bénir. La vieille femme s'agenouille pour que sa fille la bénisse à son tour. « Mon Dieu, disait Catherine, pardonnez-moi mes péchés!... Tu m'appelles, ô Seigneur, et je viens à toi non à cause de mes mérites mais à cause de ceux de ton sang. O Sang! ô Sang! » Puis elle s'endormit sur le cœur de son Epoux. C'était le 29 avril 1380. Elle avait trente-trois ans.

A ce moment, Raymond de Capoue, qui venait de dire sa messe à Gênes, entendit une voix qui lui disait : « Sois sans crainte. Je suis ici pour toi. Je te protégerai. Je te défendrai. Ne crains rien. Je suis près de toi. »

Nommé maître général de son ordre, le 12 mai, il employa son influence à obtenir du Pape l'autorisation de ramener à San Domenico de Florence le chef de la Vierge que Tomaso della Fonte et Fra Ambrogio Sansedoni portèrent secrètement dans une bourse de soie qu'on voit encore à Florence ainsi que le reliquaire. Puis l'année suivante eut lieu la translation solennelle. Quatre cents enfants avec des bouquets de lys et de roses, en mémoire des fleurs que Catherine aimait cueillir, accompagnaient la chässe

avec les évêques, les moines, les confréries religieuses et les corporations, en habits de cérémonie, sous leurs bannières multicolores.

ROBERT VALLERY-RADOT.

AUX ETATS-UNIS

L'avenue des millionnaires

... « Un article qui ne soit pas trop indigeste. Beaucoup d'abonnés sont en vacances et répugnent à l'effort intellectuel pendant les chaleurs. Ménagez-les et donnez-leur quelque chose de facile à lire. »

Ainsi conclut l'aimable directeur de cette estimable *Revue* en me signalant que mon dernier article « mensuel » avait paru il y a plus de deux mois (que le temps passe vite!) et en me rappelant au respect d'engagements dont je ne conserve d'ailleurs qu'un très vague souvenir.

Enfin, puisque j'ai déniché un sujet, tout autant y aller de l'article, — de l'article facile pour lecteurs en vacances.

Je vais donc vous parler de Park Avenue, à New-York.

Je suis certain que cela ne vous dit rien. Raison de plus pour moi de vous en entretenir.

Il n'y a pas bien longtemps, le grand chic pour un millionnaire américain était d'habiter quelque somptueux hôtel, à la 5^e Avenue. Un hôtel ou même un château. Car on ne regardait pas à copier quelque classique manoir français, et à en édifier les fines tourelles à côté d'un gratte-ciel désespérément cubique.

La 5^e Avenue n'est plus à la mode.

Les millionnaires, comme les romanichels, éprouvent le besoin de changer de place. Ils ont donc transféré leurs pénates, — pas bien loin : parallèlement à la 5^e Avenue, à deux « blocs » de celle-ci : à Park Avenue.

Park Avenue est devenue la nouvelle artère des millionnaires. Mais elle a un caractère tout différent de celui de la 5^e Avenue traditionnelle.

Extérieurement d'abord, de la 46^e à la 96^e rue, qui la recoupe, perpendiculairement, l'Avenue présente une succession ininterrompue d'énormes bâtisses de douze à vingt étages, pesantes, massives, uniformes, et qui sont des immeubles à appartements. Certains immeubles en comptent jusqu'à soixante.

Ces appartements sont occupés par nos millionnaires.

Qu'est-ce qu'un millionnaire? C'est un individu dont la fortune atteint et dépasse un million de dollars.

Combien y a-t-il de millionnaires aux Etats-Unis? Quinze mille.

Combien y a-t-il de millionnaires à New-York? Quatre mille.

De ces quatre mille millionnaires, combien vivent à Park Avenue? Trois mille.

La cinquième partie des millionnaires des Etats-Unis est donc alignée sur les trois ou quatre kilomètres d'Avenue dont vous saisissez maintenant toute l'importance. Car il convient de noter — c'est une revue américaine qui s'en charge — que Park Avenue offre le plus formidable rassemblement de millionnaires qui se soit jamais vu au monde : *Nothing like it has ever been seen on earth before.*

C'est émotionnant.

Trois mille millionnaires vivent donc dans les appartements de Park Avenue.

Ou bien, ils les achètent à raison de 7,500 dollars la chambre, en moyenne.

Ou bien, et plus souvent, ils les louent.

Le montant des loyers varie. En moyenne, dans la partie la plus recherchée de l'Avenue, c'est environ 1,500 dollars par chambre et par an. Mais cela atteint parfois 4,000 dollars par chambre. Un certain M. Zukor (Adolf) loue neuf chambres à ce prix. Cela représente un loyer total annuel de 1,260,000 francs belges. C'est donné, vraiment.

Même à ces prix, on fait remarquer que la plupart des locataires ne consacrent à leur loyer que cinq ou dix pour cent de leurs revenus, alors que pour se loger un salarié dépense de 25 à 35 pour cent de ce qu'il gagne. C'est donc relativement très raisonnable. Et c'est même peu en regard des 25,000 dollars que coûte une fille « débutante » pendant une saison mondaine.

Il faut ajouter aussi qu'à ces prix, on jouit d'un appartement de luxe. Tel appartement contient une salle de bains en jade et or qui, à elle seule, coûta 35,000 dollars. Alors...

Un célibataire s'est adjugé le plus bel appartement de l'Avenue. Il comprend notamment une salle de bal de douze mètres sur vingt-quatre, et un salon de huit mètres sur seize. Les parquets sont recouverts de tapis rares spécialement fabriqués à l'intention de ce somptueux locataire. Les meubles de toilette, armoires et commodes de la chambre à coucher ont été construits dans les murs, de telle sorte que, lorsque portes et tiroirs sont fermés, rien ne gêne le dessin de panneaux savamment étudiés.

Puisque nous en sommes à parler de garniture, je dirai pour ceux que la chose intéresse, que la mode est aux vieilles boiseries importées d'Angleterre, — et aussi aux reproductions d'intérieurs de bars. C'est bizarre, mais c'est ainsi. Et un original n'a rien trouvé de mieux que de placer chez lui, comme meuble de... résistance, un énorme coffre-fort de deux mètres de haut, qui s'ouvre après manœuvre compliquée d'un tas de clefs, de boutons, et de ressorts, et dans les profondeurs duquel s'alignent, en files parallèles, des bouteilles de vins rares et de liqueurs fines.

Fantaisies, fantaisies baroques et coûteuses.

Et faut-il ajouter qu'on dépense largement à Park Avenue?

L'association des commerçants du quartier a procédé à une évaluation, qu'elle dit modérée, des dépenses annuelles faites par les phénomènes et leur famille.

Elle arrive aux chiffres suivants :

Vêtements de dames : 85 millions de dollars, soit 21,000 dollars pour une famille (la mère et la fille).

Loyers : 58 millions de dollars, soit 15,000 dollars pour une famille (de quatre personnes en moyenne).

Nourriture : 32 millions de dollars, soit 8,000 dollars par famille.

Bijoux : 20 millions de dollars, soit 5,000 dollars par famille.

Vêtements d'homme : 18 millions de dollars, soit 4,500 dollars par famille, comprenant le papa et le fils.

Automobiles et garage : 16 millions de dollars, soit 4,000 dollars par famille.

Voyages : 15 millions de dollars, soit environ 4,000 dollars par famille.

Fleurs et cadeaux : 10 millions de dollars, ou 2,500 dollars par famille.

Parfums et articles de toilette : 8 millions de dollars, ou 2,000 dollars par famille.

Yachts : 7 millions de dollars, ou près de 2,000 dollars par famille.

Théâtres (sous-estimé) : 5 millions de dollars, ou 1,250 dollars par famille — et autant pour les charités.

Enfin, honte et confusion, il faut ajouter, d'après des calculs faits sur la même base, une somme de 15 millions de dollars, ou

près de 4,000 dollars par famille, pour les... vins et liqueurs prohibés.

Je me refuse à convertir tout cela en francs. J'ai juré d'éviter tout effort, autant à moi-même qu'au lecteur.

Restons-en donc à la vision des dollars. Contentons-nous de rêver à la salle de bains de jade et d'or, — en nous demandant ce que cette pierre et ce métal peuvent ajouter de bonheur, — mais de bonheur vrai, — dans l'existence blasée des rois du pétrole ou de la pâte dentifrice...

Vicomte CH. DU BUS DE WARNAFFE.

La Littérature des voyages

La littérature des voyages a pris depuis quelques années une forme nouvelle. A la vision directe des êtres et des choses — notation des aspects extérieurs et analyse des mœurs que ces aspects revêtent — s'est substitué un art où la fiction dosée de réalité s'attache à « romancer » un pays plutôt qu'à le décrire. Le *Jardin sur l'Oronte* de Barrès, *Yamélé sur les cèdres* de Henry Bordeaux, les livres de Pierre Benoit, de Paul Morand, la *Rose de Siaron* des frères Tharaud, *l'Eau du Nil* de Pierre Frondaie, sont des prototypes de cette manière nouvelle. Il y a là du talent à foison et le jeu brillant d'imaginaires habitués à manier le ressort des passions. Il y a aussi, tant dans le rendu des paysages que dans l'observation des caractères, des traits de couleur locale très justes et très intéressants.

Ne nous y trompons point pourtant : ces œuvres composées par des Occidentaux « à propos » de pays étrangers, et notamment de l'Orient, et dont les éléments furent recueillis hâtivement au cours d'un voyage de propagande ou d'une croisière d'agrément, ne sauraient nous renseigner complètement ni même exactement sur les sites et surtout sur les mœurs d'une contrée exotique.

Elles peuvent nous donner une impression approximative et l'ordre matériel des apparences, non de l'ordre moral des réalités. Cela reste du roman et ne peut prétendre à être de la vie.

Depuis dix-sept ans que je séjourne en Egypte et suis mêlé à sa vie, je n'oserais dire que je connais parfaitement l'Egypte; j'en sais néanmoins assez pour affirmer que *l'Eau du Nil* de Pierre Frondaie est un livre faux jusqu'à la puérité, en dépit de sa valeur littéraire intrinsèque. Et quant aux divers romans dont la Syrie et la Judée furent l'objet, aucun d'entre eux n'a réussi, à mon sens, à dégager les complexités raciques, sociales et sentimentales de ces terres aux éternelles et véhémentes contradictions.

Oh! de tels coins d'histoire et de nature ne se conquièrent pas en quelques jours; ils exigent une longue préparation, un lent contact et une communion patiente!

Donc, pour répondre à son but, la littérature des voyages doit se défier de cette « course aux clochers » que favorise de plus en plus la facilité moderne des déplacements. Cette

facilité — sous peine de fausser son art — ne dispense pas l'écrivain voyageur de se soumettre aux règles inflexibles d'une observation méthodique et fervente, et sa récolte amassée, de la coordonner par l'esprit de synthèse et de la vivifier par une imagination disciplinée. Vivre soi-même un pays et le faire revivre ensuite pour les autres, ce n'est pas là une opération qui peut se pratiquer décemment et fructueusement, au pas d'express ou entre deux paquebots!

M. André Cherrillon est un vrai voyageur — à la mode ancienne, mais d'une sensibilité si moderne. Il lui eût été aisé sans doute, sur la base de la documentation soigneusement recueillie, d'imaginer et d'écrire le roman du Sahara et de la « mourante Kasbah d'Alger »; il a préféré — et c'est d'un art autrement difficile — mettant ses pas dans les pas de Fromentin, nous mener chez les *Puritains du Désert* (1) en guide averti, consciencieux et infiniment attachant, qui sait unir le souci du détail à la puissance d'évocation. Après avoir lu ce livre, comme on connaît ce désert sud-algérien, comme on voit ses sites, comme on vit sa vie, comme on pénètre ses mœurs et toutes les modifications souvent fâcheuses qu'y apporta la conquête européenne. Voilà de la vraie littérature de voyages, par vision directe et sans interposition de ces fictions romanesques qui voilent la réalité quand elles ne la déforment point.

J'en dirai autant des intéressantes notes de voyages de Henri Davignon : *Heures Américaines* (2). Evidemment Davignon n'a point la prétention de redécouvrir l'Amérique en quelques heures. Mais les heures qu'il y passa, il a su les mettre excellemment à profit, dédaignant de faire le Baedeker littéraire, pour crayonner, d'une touche animée et colorée, les aspects les plus actuels de la vie américaine. La circonstance heureuse que Henri Davignon faisait partie d'un congrès eucharistique nous a valu ce qu'il y a de meilleur et de plus neuf dans ce volume : des notations vivantes et souvent émouvantes sur ce que j'appellerai les réflexes catholiques aux Etats-Unis.

Conclusion : sous peine d'être faussé et de déchoir, chaque genre littéraire doit garder son individualité. La littérature des voyages qui dévie dans le roman manque son but et perd son autorité. Il convient de lui préférer la littérature des voyageurs sachant voyager et cantonnant dans son vrai rôle d'animatrice des réalités observées, l'imagination qui, pas plus que la folle du logis, ne doit être la folle de l'étendue et de l'espace.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

La portée du dernier Krach boursier à Berlin

« Le public? Un oiseau fait pour être plumé par les banques », comme disait dernièrement un banquier à un spécialiste de la question.

Les événements berlinois du 13 mai projettent sur cet adage

(1) ANDRÉ CHERRILLON. *Les Puritains du Désert*. (Paris, Plon).

(2) HENRI DAVIGNON. *Heures Américaines*. (Bruxelles, Dewit).

une lumière frappante; rien de nouveau du reste dans ces événements et dans la façon dont aux mains des banquiers une bourse joue avec l'avoir de gens s'imaginant que les manœuvres de bourse auxquelles se livrent les puissants de ce monde pourrait leur faire gagner quelque argent.

Il est immoral d'aspirer à augmenter son avoir par le jeu. Ce qu'on gagne si facilement à la Bourse, d'autres l'obtiennent par un rude labeur.

Les magnats de la Bourse ont toujours su « plumer l'oiseau » en pratiquant la hausse ou la baisse; et c'est là un piège dans lequel un public, où de nouveaux non-initiés ne cessaient d'affluer, n'a jamais manqué de tomber. Lorsque les boursiers de profession, les grandes banques, les trusts industriels, veulent l'argent des autres, ils décrivent la situation sous les couleurs les plus brillantes. Mais aussitôt que le non initié a payé cher ses valeurs dans l'attente d'une nouvelle hausse, une tendance pessimiste est créée et tous les moyens de pression extérieure sont employés pour transformer ce pessimisme en panique. Les initiés, eux, vendent leurs valeurs à des cours élevés peu de temps avant la catastrophe, alors que ceux qui avaient, au début, favorisé le jeu à la hausse viennent par des réductions et des refus de crédits intensifier encore la détresse de ceux qui s'étaient risqués à spéculer avec l'argent d'autrui. Beaucoup de gens se trouvent dans la même situation; les offres s'accumulent, et voilà les dupes acculés à la nécessité de vendre pour un morceau de pain ce qu'elles avaient payé si cher. Les actions tombent de ce fait entre les mains de ceux qui ont créé la baisse.

La fièvre de spéculation est toujours à son apogée, lorsque les prix sont les plus élevés; aussi la catastrophe est-elle d'autant plus grande après le triomphe de la tendance pessimiste (artificiallement excitée). Que la volte-face ait été ou non justifiée, cela ne regarde pas la Bourse — c'est-à-dire ceux qui tirent les ficelles — dans chaque cas particulier. Les oiseaux se sont laissés tenter par le piège : dès lors, les voilà pris.

Qu'on rende responsable des événements du 13 mai à Berlin le docteur Schacht (président de la Reichsbank), ou qu'on impute cette responsabilité aux banques ou à M. Parker Gilbert (l'agent des Réparations), le résultat est le même : une fois de plus, le public y a laissé de ses plumes.

Le pire, c'est que, dans ce cas, il n'y avait pas là d'inéluctable nécessité.

Car la catastrophe n'était pas due, cette fois, à un retour des valeurs à leur cours normal; non : elles ont été artificiellement ramenées au-dessous de ce cours.

On a prétendu, il est vrai, que la spéculation avait déjà fait monter les cours des actions industrielles allemandes bien au-delà de leur valeur réelle. Vraie pour quelques-unes de ces actions peut-être, cette explication ne vaut certainement pas en général. Non, les actions allemandes, prises en bloc, ne sont pas surévaluées; leur valeur réelle est souvent supérieure à celle qui avait cours avant le 13 mai à cause de nombreuses fusions d'entreprises. Si les petits actionnaires avaient touché des dividendes équitables; si, nonobstant l'appauvrissement général et la rationalisation, des tantièmes à l'américaine n'avaient pas été distribués, les cours des actions allemandes seraient montés plus haut encore. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que, grâce au geste de Schacht et aux réductions de crédits opérées par les cartels de banques, la débâcle s'est produite au moment précis où partout dans la presse, il était parlé d'un mouvement ascensionnel de la vie économique.

Dans la pratique, toute cette manœuvre n'a donc consisté qu'en ceci : le public allemand adonné à la spéculation boursière a été dépouillé de ses gains, ou — pour parler plus exactement — d'une partie de son avoir placé dans les valeurs industrielles. En tant que le public s'est débarrassé de ces valeurs, le jour baptisé « Vendredi noir » et les journées suivantes, à un cours inférieur au cours d'achat, ses pertes ont été tout à fait réelles. Supposons qu'une grande banque ait vendu naguère pour 100,000 marks (valeur nominale) d'actions du *Farbenkonzern* au cours de 332 et qu'elle les ait rachetées à 282 : elle aura par cette spéculation à la baisse, gagné 50 %. Elle aura récupéré ses titres plus 50 mille marks, alors que les acheteurs de naguère se voient soulagés de 50,000 marks et n'ont plus d'actions.

Il est évident que toute cette spoliation d'un public jouant à la Bourse sans y rien comprendre a constitué un événement auquel ceux qui en ont profité s'étaient attendu à l'avance;

il en est de même de certains milieux étrangers bien informés.

Personne ne peut savoir, naturellement, les noms des hommes qui, après la baisse des cours, raffient les titres offerts. Des recherches ont été opérées à la Bourse de Berlin pour savoir si avant le 13 mai banques et *Konzern* avaient vendu leurs titres, pour les racheter après. Naturellement, ces recherches n'ont rien révélé, pas plus que celles de M. Lange-Hegermann au sujet de l'insuccès de la tentative faite au printemps de 1923 pour soutenir le mark. Ces sortes d'opérations sont effectuées à l'aide d'hommes de paille. Un monsieur très au courant des milieux boursiers m'apprend qu'un grand directeur de banque a opéré aux bourses allemandes, pour ses achats et ses ventes, en utilisant une dame de Norvège à titre de prête-nom. Soyons sûrs que MM. Louis Hagen-Lévy, Mendelsohn, Goldschmidt, Salomonsohn, Weil, Duisberg et *tutti quanti* n'ont pas vendu d'actions le jour du « Vendredi noir ». A de pareilles dates, le rôle de vendeur n'est joué que par le « public plumé », lequel se mêle de ces choses sans y rien comprendre.

A en croire les assurances de la haute finance, elle n'a été en aucun degré intéressée au krach en question. Seuls les gens très naïfs la croiront sur parole. La vérité est que ces grands mouvements de bourse créés par elle, elle les contemple le plus tranquillement du monde... de l'étranger. Que de « bons » Allemands, d'Allemands authentiques parmi les soi-disant acheteurs de l'étranger qui, après le *Kurssturz*, envahissaient les bourses allemandes! Herr Herbert Gutmann, par exemple, le directeur de la *Dresdner Bank*, n'a certainement pas ressenti la débâcle boursière. Malgré le krach Schacht, il continue à présider tranquillement ses trente-neuf « conseils de surveillance » (dix-sept seulement avant la guerre) et à se prélasser dans son superbe château aux quarante chambres.

A l'étranger, on ne confond que trop souvent des Allemands qui, l'hiver dernier, pendant la saison, payaient une chambre d'hôtel à Saint-Maurice 100 francs suisses et plus et ne trouvaient pas ces prix trop élevés, et les Allemands qui endurent une véritable détresse. On perd de vue, ce faisant, que les premiers ne sont pas dignes d'être regardés comme d'honnêtes gens : que, au cours de la guerre et de l'inflation, les banques suisses construisaient pour ces « Allemands »-là des caveaux spéciaux ou augmentaient les dimensions d'édifices existant déjà, et ce pour permettre à ces « Allemands » de protéger leurs trésors contre la « détresse allemande ».

* * *

La masse de la population ne se crée pas à la Bourse de nouvelles richesses : elle ne fait qu'en perdre. Pour cette masse, le résultat du jeu est *invariablement* une perte. Mais quel'un qui a économisé quelque argent a-t-il acheté à la bourse de bonnes valeurs, envisagées comme un bon placement pour lui et pour sa famille (à l'instar du champ de l'agriculteur)? Qu'il reste tranquille désormais et qu'il regarde la Bourse « faire » ses cours; on ne saurait lui conseiller autre chose. L'attitude inquiète des petits actionnaires, l'inconstance avec laquelle ils tiraillent leurs actions tantôt d'un côté, tantôt de l'autre (avoir insignifiant à proprement parler mais si important pour eux) : c'est justement par là que les initiés ne cessent de les exploiter!

Au lieu d'aller à la Bourse, que le petit actionnaire (celui qui veut rester tel) se rende dans les assemblées générales; qu'il y veuille à ce que le dividende auquel il a droit lui soit versé; qu'il y veuille aussi à la réduction des tantièmes. Les cours en deviendront bien plus stables; pour ce qui est de la Bourse, qu'elle manœuvre et tempête autant que bon lui semble! Le petit propriétaire ne vend pas non plus son champ chaque fois qu'il a grelé. Mais le pauvre citoyen de nos jours n'a plus d'empire sur lui-même. Il prend ses jambes à son cou au moindre cri d'alarme lancé par les boursiers et jette son avoir aux orties. Ou bien, il achète au-dessus de ses moyens quand il y a hausse quitte à succomber à la première baisse artificiellement provoquée.

Le public qui spéculé à crédit mis à part, une bonne partie de ce qui subsiste encore des petits banquiers, en tant que ceux-ci avaient « coopéré » avec les grands établissements de crédit, a aussi écopé cette fois. Mais personne d'autre. Et, certainement pas les entreprises industrielles. Quelqu'un s'est-il imaginé que les établissements Schuckert, à Nuremberg (au cours de toute la période d'inflation, le capital de ceux-ci était resté ce qu'il était), que Siemens et Halske, que la Compagnie générale d'élec-

tricité, que les usines Bergmann, ont vu leurs capitaux entamés fût-ce d'un seul billet de banque à la suite de la conférence de M. le docteur Schacht avec les dirigeants des consortiums bancaires et à la suite des crédits coupés par les banques aux petits spéculateurs préalablement encouragés? Quelqu'un a-t-il cru que les gros actionnaires prendraient à cœur la débâcle du « Vendredi noir » et qu'ils bougeraient du doigt pour venir en aide aux petits?

Ceux-ci doivent s'aider tout seuls, non en vendant leurs valeurs, mais en se groupant. Pour les gros actionnaires qui ne se sont pas séparés de leurs paquets d'actions, une grosse baisse offre plutôt des avantages : leur situation vis-à-vis du fisc est meilleure que naguère, alors que la valeur intrinsèque de leurs titres n'a pas été affectée.

Cette valeur intrinsèque, ces messieurs la connaissent très exactement, bien mieux que la Bourse, et ce de par le tantième qu'ils s'allouent. Et c'est ainsi que M. Duisberg du *I. G. Farbenkonzern* ne consentira pas à renoncer à son paquet d'actions, même si le cours de ces dernières tombe de 330 à 130. Car il connaît la véritable situation. Et il peut proclamer en toute tranquillité que les petites entreprises doivent être conservées. Car ces sortes de choses sont du domaine inéluctable de la concentration et de la trustisation. C'est ainsi que le *Konzern* sait déjà que les fabriques de vernis (ce sont les fabriques du *Konzern*, qui leur fournissaient depuis des années leurs matières premières) seront sous peu paralysées ou vendues. Pourquoi? Parce que le *I. G. Farbenkonzern* se propose de fabriquer lui-même les vernis et ce sans craindre aucune concurrence.

Les classes moyennes urbaines ont été privées par la législation relative à la valorisation de toute part à la propriété immobilière. La plupart des possibilités de placements leur sont fermés aujourd'hui encore. Elles ont dès lors les meilleures raisons du monde de réfléchir à toutes ces choses très sérieusement si elles ne veulent pas être réduites complètement en esclavage.

Pourquoi le public aide-t-il la spéculation professionnelle dans ses jeux de cours? Elle vit, elle s'enrichit en plus de ce qu'elle enlève à ce même public. Pourquoi celui-ci fréquente-t-il la Bourse sans nécessité? Si on achète des actions, c'est pour créer un placement pour ce qu'on a économisé, quitte à conserver ce placement, ces économies aussi longtemps que possible. Le développement de notre industrie, qui presque partout favorise les grandes entreprises en éliminant de plus en plus les petites, pousse de plus en plus la population des villes à choisir cette sorte de placements pour ses capitaux. Mais pourquoi ne pas organiser la chose intelligemment. Les gros actionnaires organisent sur un grand pied la participation de leurs capitaux aux entreprises; les actionnaires petits et moyens ne savent que nuire à leurs intérêts.

Acquiescent-ils par ci par là une paire d'actions, ils ne savent pas conserver cet avoir et souvent il leur arrive même de ne pas recevoir leur dû lors de l'achat. On leur reprend leurs actions si les événements prennent une tournure défavorable et ils y vont même d'une partie du reste de leur avoir. Aussi une des tâches nous incombant dans un avenir prochain dans ce domaine, consiste-t-elle à organiser (achat et répartition des actions) et à diriger les petits actionnaires et les actionnaires moyens. Il faut surtout leur assurer un dividende convenable; on les empêchera par là, à chaque saute de vent, à chaque fausse alerte provoquée par les intéressés aux aguets, de jeter par dessus bord leur avoir et de devenir les victimes de ceux qui estiment que les petits ne sont là que pour être dépouillés.

Pareille organisation des petits actionnaires, et de ce qui les concerne, est d'autant plus importante que la loi de valorisation a porté un coup sérieux au système en vertu duquel les capitaux étaient convertis en lettres de gage et en hypothèques (naguère, c'était ce système là qui inspirait le plus de confiance à l'épargne). Il en est de même des placements en emprunts d'Etat. M. le docteur Schacht sait mieux que personne comment cette épargne allemande trompée dans sa confiance n'a pas voulu de l'emprunt allemand de cinq cents millions de marks. L'insuccès de cet emprunt a représenté le jugement le plus motivé et le plus net que le peuple allemand eût pu formuler sur le compte de cette *Aufwertungsgesetzgebung*.

Le docteur Schacht, l'homme des banques, (il a des attaches, on le sait, avec la *Darmstädter Bank* et la *Nationalbank* et les principaux établissements de crédit avaient, on le sait, décliné naguère la candidature du docteur Helfferich au poste de prési-

dent de la *Reichsbank*); le docteur Schacht a-t-il provoqué la manœuvre de Bourse du 13 mai? n'en a-t-il rien fait? Quoiqu'il en soit, cette manœuvre répond bien aux conceptions d'un homme qui a récemment qualifié l'inflation de phénomène naturel, qui s'est qualifié lui-même comme un *realpolitiker* de part en part. (Il a fait cette déclaration au Congrès de la presse à Heidelberg, lors de l'inauguration de l'Institut de la presse de l'Université.)

Le docteur Schacht a dit être l'adversaire du système Scherl. Il est d'avis, déclara-t-il, que Scherl s'est trompé du tout au tout en voulant éduquer graduellement les masses par la lecture de ses livres populaires à bon marché. Celui qui n'a pas d'argent ne saurait, selon lui, prétendre à rien : ni à la science, ni à l'instruction, ni à n'importe quelles valeurs et satisfactions culturelles.

Seul, celui qui a les poches pleines peut tout se permettre, lire journaux et revues, fréquenter théâtres et concerts. Le simple ouvrier? Il s'agit bien de lui ici! Au cours de ces dernières années, à en croire le docteur Schacht, la plupart des Allemands ont vécu bien au-dessus de leurs moyens, se procurant diverses satisfactions qui ne sont nullement faites pour eux. Les valeurs d'ordre supérieur ne sont pas faites pour les classes inférieures; seules la classe moyenne et celles qui sont au-dessus ont droit aux théâtres, aux concerts, aux belles-lettres, etc.

A Heidelberg, ces prétentions arrogantes de Schacht ont donné lieu à beaucoup de tapage : il est donc encore des hommes qui ne les trouvent pas à leur goût. Un état d'esclavage culturel pour l'ouvrier allemand est apparemment l'« idéal » du docteur Schacht — ce politicien « réaliste ». Du reste pour lui, l'Évangile selon saint Jean ne commence pas par : « Au commencement était le Verbe », mais bien : « Au commencement était l'Action »...

Et cependant — il n'y a pas à le nier — ce fut le *Verbe* que nous relevons au début du krach du 13 mai. Ce fut d'abord Herr Dr. Schacht qui parla, puis ce fut Herr Duisberg, puis les banques, puis — de Suisse — Herr Demokrat von Siemens. Ou bien, y aurait-il eu quand même un *acte* au début de toute cette affaire nullement évangélique? Certains milieux qui savaient ce qui allait arriver, parce que cet avenir ils étaient en train de le créer eux-mêmes, n'auraient-ils pas, dès avant le « verbe » de ces puissants seigneurs, vendu leurs titres à un taux fort élevé, pour les racheter après le krach? En tout cas, voici un fait remarquable : un initié ayant des relations étroites avec les directeurs de banques, a vendu tous ses titres au prix maximum huit jours avant le krach et, m'assure-t-on, a affirmé, en se rengorgeant à ses connaissances, avoir su la chose une semaine à l'avance.

Aujourd'hui, les administrations bancaires, les banques, les spéculateurs, l'étranger peuvent, tous ensemble, acheter à vil prix les titres tombés. Jeudi 12 mai, alors que ceux qui tiraient les ficelles avaient résolu que les titres dégringoleraient, ceux-ci étaient encore cotés très haut; le krach décidé se produisit le lendemain vendredi.

Le nombre de ceux qui, de par la *realpolitik* schachtienne, ne doivent posséder aucun droit culturel ne cessera de s'accroître à la suite d'événements comme ceux du 13 mai. Il a tout à fait raison, le docteur Schacht : un peuple dévalisé ne cessera de tomber de plus en plus bas en ce qui regarde ses exigences culturelles et, dès lors, aussi, sa moralité. Il ne cessera de tomber ainsi jusqu'à ce qu'une réaction se produise. Espérons que celle-ci ne tardera pas...

Dr EUSTACHE MAYR,
Professeur à l'Université de Heidelberg.

(Traduit de l'allemand
Copyright *Schönere Zukunft*, Vienne.)

CATHOLIQUES BELGES

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

CHRONIQUE D'ART

De la composition des paysages

Les grands travaux qui vont être exécutés dans le pays à côté des problèmes d'ordre technique et économique qu'ils comportent, en posent également qui sont d'ordre esthétique et sur lesquels nous voudrions nous arrêter un instant.

Nous ne voulons point parler ici de la protection de sites que l'on a dit ou cru menacés.

La défense de ceux-ci est suffisamment assurée par les nombreux amis qu'ils possèdent. Les auteurs eux-mêmes des projets incriminés ont indiqué avec assez de netteté, que les sites en question resteraient inviolés, pour que nous ayons à nous préoccuper encore, du moins actuellement, de leur maintien ou de leur sauvegarde.

Sans doute l'exécution de ces grands travaux n'ira pas, en maints autres endroits, sans quelques regrettables dégâts, mais il faut faire la part des choses. Ces dégâts d'ailleurs, si l'on s'y prend bien, peuvent être compensés largement par la création de beautés nouvelles, et les grands travaux projetés, notamment les barrages dans la région de l'Ourlthe, donner naissance à des spectacles d'une majesté inattendue.

Il est de bon ton dans certains milieux de médire à priori de l'intervention de l'homme dans la nature. A en croire d'aucuns, il n'est de beauté comparable à celle des paysages à l'état vierge. Etat d'esprit romantique, et qui ne va pas plus loin que la surface des choses.

L'on a tôt fait de parler de beautés « naturelles ». Si l'on excepte certaines régions montagneuses ou désertiques, il n'est pas de paysage au monde, dont la formation ne soit en quelque point fonction de l'industrie de l'homme.

Ce site solitaire qui vous enchante, ce paysage dont les lignes et les plans vous apparaissent comme une merveille d'harmonie et de grâce naturelles, vous imaginez volontiers qu'il s'est formé tout seul. Examinez-le de plus près, retracez-en l'histoire. La ligne si pure de cette colline sur le ciel bleu, ce précieux équilibre que vous découvrez entre l'étendue paisible de cette plaine et la masse sombre des bois qui la couronne, la courbe même, si exquise, que dessine en ce point précis, la fuite argentée de la rivière, ils n'existent, ils ne sont tels que parce qu'un jour des hommes ont passé par là, ont vécu là. C'est parce que des peuplades industrieuses y ont mené paître leurs troupeaux, que cette clairière s'est arrondie ainsi, et ces bois se sont formés en couronne, c'est parce qu'ils en défrichèrent le sommet pour y édifier un autel à leurs dieux, que cette crête se soulève désormais avec tant de majesté vers les cieux.

La mer elle-même est toute imprégnée de la présence de l'homme. Plus jamais vous n'en pourriez dissocier l'image de celle des voiles aventureuses qui la sillonnent d'un bout du monde à l'autre.

Imaginez un instant ce que serait la figure de la terre, si l'on en effaçait toute trace de l'ingérence humaine. Bien des laideurs sans doute en auraient disparu, mais que de beautés aussi, et les plus émouvantes de toutes, et qui loin de nous accabler, nous transportent et font naître en nous une allégresse infinie.

A l'image du monde, l'homme n'a de cesse qu'il opprime ou associe la sienne. Au fond des contemplations romantiques devant les

paysages les plus farouches, c'est toujours cette même exaltation du moi qu'il poursuit. Le mot d'Amiel est vrai. Tout paysage est un état de l'âme.

Sans doute la beauté d'un paysage, même s'il y a contribué, n'a pas été voulue, cherchée, réalisée directement par l'homme.

Il est le fait de mille apports divers, sans lien apparent entre eux, fruits du cheminement obscur de plusieurs siècles, du long travail des générations successives.

Et cependant il semble qu'une volonté mystérieuse ait présidé à l'établissement des éléments qui le composent. Les anciens invoquaient le *genius loci*, le génie du lieu. Il est certain que la lente configuration d'un paysage à travers le temps et l'espace, obéit à des lois, dont il ne nous est pas toujours aisé de surprendre le mécanisme secret, mais qu'une étude patiente appliquée à un cas concret, nous permettrait sans nul doute de définir.

Il est même surprenant que pareille recherche n'ait pas encore tenté un esprit curieux.

Quelle entreprise plus passionnante que celle qui consisterait à faire l'histoire raisonnée d'un paysage. Sans doute l'auteur de pareilles recherches serait-il amené à constater avec Edgard Poe, que loin de nuire à la beauté d'un paysage, une intervention plus consciente de l'homme, aurait pu donner à cette beauté, s'il l'avait voulu, un caractère plus magique encore.

Dans le *Domaine d'Arnheim*, qui est peut-être l'essai le plus subtil qui ait jamais été consacré au paysage. Poe s'étonne à bon droit que l'homme ne se soit jamais avisé que le domaine le plus riche, le plus vrai, le plus naturel de l'art, celui dans lequel l'esprit de poésie peut se donner le mieux carrière, est bien la création de paysages. Il nous fait remarquer que, si enchanteur que nous paraisse au début un paysage, un homme raffiné découvre toujours en lui quelque point, où l'on pourrait l'améliorer. Inimitable dans le détail de sa production la nature l'est moins dans la *composition* de ses ensembles. Avec les éléments merveilleux que la nature lui fournit, une imagination d'artiste, servie par des ressources suffisantes, ne serait pas en peine de réaliser des ensembles, qui dépasseraient singulièrement dans leur séduction, leur beauté, leur magnificence, leur *étrangeté*, les spectacles les plus rares que puisse nous proposer cette nature laissée à elle-même.

Affirmation audacieuse, mais que Poe étaye de l'argument suivant, argument de poète dont riront sans doute les savants, mais qui n'a rien d'inacceptable, pour notre interprétation catholique de l'univers.

Admettons, dit Poe, que l'immortalité terrestre de l'homme ait été l'intention première. Nous concevons dès lors un arrangement primitif de la surface de la terre approprié à cet état bienheureux de l'homme, état qui n'a pas été réalisé, mais qui a été préconçu. La condition terrestre de l'homme s'étant modifiée, la mort devenant le but assigné, des perturbations géologiques sont venues à leur tour modifier dans une certaine mesure l'aspect primitif de la terre.

Retrouver, bien qu'à un degré moindre, quelque chose de cette splendeur première, recréer une beauté qui sans être celle que Dieu avait conçue, tend au moins vers la perfection dont celle-ci était empreinte, tel est le dessein élevé qu'il prête au héros de son conte.

De là cette description magistrale du merveilleux domaine d'Arnheim, description à la fois si poétique et si plausible, que nous ne doutons point que Poe à supposer qu'il eût eu à sa disposition les ressources extraordinaires dont il fait état, n'eût parfaitement réussi à la convertir en une splendide réalité.

Ce plaisir superbe de forcer la nature, dont parle Saint-Simon, il semble bien que certains esprits en aient été de tout temps tourmentés. En dépensant à édifier Versailles les sommes fantastiques que l'on sait, il est certain que Louis XIV s'aban-

donnait tout entier à cette passion puissante. L'art des jardins^S est né en partie de cette préoccupation supérieure.

Des jardins de Bagdad aux jardins de Fonthill, toute une série d'audacieuses tentatives portent témoignage de ce démon secret. Sans doute, aucune de ces entreprises, n'a présenté l'envergure que Poe avait rêvée pour son domaine d'Arnheim, mais elles traduisaient toutes cette nostalgie d'un paradis terrestre, du Paradis terrestre.

Il n'est plus de califes, et n'étaient les proses que Mallarmé a consacrées à l'auteur de Vathek, le nom de Beckford ne nous dirait plus rien. Mais il nous reste encore des occasions, si nous le voulons, de renouer avec cette grande tradition. La technique moderne, n'est pas si rétrograde à la Poésie que l'on veut bien le dire.

Pourquoi un esprit audacieux ne verrait-il pas dans tel de ces grands travaux, dans la réalisation par exemple de ces grands barrages que notre besoin de nouvelles réserves d'énergie nous pousse à édifier, la possibilité de rivaliser avec ces entreprises légendaires?

Pourquoi ces lacs artificiels que nous allons suspendre à coups de millions, comme de gigantesques miroirs, entre ciel et terre, n'en ferions-nous pas des spectacles de grandeur et de beauté?

Rien ne surpasse la magie de l'eau, pour qui sait en user noblement.

Ne laissons pas aux seuls ingénieurs, le soin d'en diriger l'emploi. Sans modifier en rien l'essentiel de leurs calculs, il est possible de les faire concourir à la création de spectacles incomparables. Mais n'attendons pas que tout soit fini. Rappelons aux pouvoirs intéressés que la beauté aussi a ses droits et son utilité. Pressons-les d'aviser sans retard aux moyens d'adjoindre aux financiers, fonctionnaires, ingénieurs, administrateurs dont ils se sont entourés, quelques artistes dont les conseils feront que ces travaux qui vont être entrepris, ne soient pas seulement grands, en raison des dépenses qu'ils vont entraîner, ou des recettes qui sont escomptées, mais grands aussi par eux-mêmes, pour eux-mêmes, grands comme seules sont grandes les œuvres qui trahissent un dessein supérieur à celui des immédiates contingences.

MARCEL SCHMITZ.

Dans le van du Vannéur

(Suite)

III

Le temps n'était pas meilleur le lendemain, ni même sensiblement pire. Les mêmes nuages gris flottaient à travers le ciel, le même vent glapissait désagréablement en crachant de la pluie quand Mary, après s'être entretenue avec la femme de charge, sortit, enveloppée dans ses fourrures, pour aller faire sa visite.

Elle avait été à la messe au début de la matinée, en retard d'une ou deux minutes, et Jack de cinq minutes, mais cela ne comptait pour ainsi dire pas. On s'était hâté dans l'obscurité, une lanterne à la main, et on était revenu de même. La messe elle-même avait été singulièrement lugubre dans ce sanctuaire nu, vue à travers des barreaux de fer, avec la seule forme du prêtre en mouvement, le tout petit enfant de chœur du village immobile sur ses talons, la faible lueur des cierges se reflétant sur les surfaces de pierre blanche. C'était trop étrange pour sou-

lever d'autres émotions que la curiosité et un faible étonnement. Une seule chose faisait quelque impression sur Mary : c'était de savoir que, loin d'elle, derrière la grille qu'elle avait vue hier, étaient agenouillées dans des stalles de sapin dix-sept françaises et une anglaise qui, trente-six heures auparavant, avaient traversé la Manche pour se rendre en exil...

Ils avaient un peu parlé au déjeuner; Jack avait laissé voir quelques symptômes d'une mauvaise humeur matinale, et s'était ensuite plongé dans l'étude de la *Westminster Gazette* de la veille au soir. Il avait annoncé qu'il sortirait à cheval vers midi.

La porte de la loge fut ouverte par Mrs Truman, la femme du garde-chasse, personne mince, active, énergique, aux yeux irlandais.

— Ma Révérende Mère demande que madame entre au parloir.

C'était une petite pièce désolée que ce parloir de droite; il possédait, comme l'autre, en guise de tapis, une natte neuve en coco, les seuls tapis de la maison. Il y avait là une petite table en bois de rose et un sofa d'ottoman vert datant de la jeunesse de la reine Victoria qui avaient jadis rempli des fonctions dans la salle d'étude de la mère de Mary. Ces choses avaient été mises ici par Mary elle-même; mais sur le mur en face de la porte était, accrochée une image surprenante encadrée de bois noir brillant avec des coins dorés. Elle représentait en chromolithographie une femme en habit de carmélite, serrant dans ses mains le bout empenché d'une flèche qui lui perçait apparemment le cœur, tandis que ses yeux — il y avait de quoi, pensa Mary — se tournaient vers le ciel avec une expression douloureuse. Afin qu'il ne pût y avoir confusion, les mots « sainte Thérèse » étaient imprimés en bas en lettres d'or. Mary contemplait cet objet avec horreur, se demandant quelle était l'émotion qu'il représentait ou qu'il était destiné à provoquer.

Elle regarda ensuite le côté opposé à la fenêtre et examina les grilles dont elle avait surveillé la pose. Le mur entier consistait en grillages — de ce côté, une grille de fer en guise de treillage, de courtes pointes de fer saillant à chaque intersection; puis, après un espace de l'épaisseur du mur, venait une seconde grille de bois rectangulaire, et, derrière celle-là, du noir. Ce noir était nouveau pour Mary.

Elle s'assit au bout d'un moment, se demandant pourquoi on l'avait fait entrer ici et quelle était la cause du retard; mais presque simultanément, un faible bruit lui vint du côté du couvent, et un carré s'ouvrit dans le fond noir. Elle y vit apparaître la tête et les épaules d'un être humain enveloppé de noir, avec un reflet brun en bas. On ne voyait pas de visage.

— Bonjour, madame, dit une voix en français.

Mary, comprenant que c'était la Prieure qui parlait, lui rendit son salut et rapprocha un peu sa chaise.

— Vous me pardonnerez de ne pas vous avoir reçue dans le cloître, continua la voix. J'ai pensé qu'il valait mieux prendre tout de suite nos habitudes. La clôture n'est pas encore fermée, mais nous ferons comme si elle l'était. Vous me le pardonnerez, madame?

— Mais naturellement, dit Mary, malgré tout un peu déconcertée.

— Et monsieur votre mari, notre bienfaiteur, se porte-t-il bien?

— Oh! Jack se porte toujours bien... excepté l'été dernier.. Sa voix faiblit.

— Ah! Mais on priera tellement pour lui ici, en reconnaissance de ses bontés pour nous, continua la vieille voix tranquille. Notre-Seigneur les lui rendra sûrement au centuple.

— J'espère que vous trouvez confortablement installées ici? dit Mary, consciente que le mot ne convenait guère à cette maison. Mais il fut relevé avec enthousiasme.

— Confortablement! Mais oui, c'est du luxe; c'est beaucoup trop pour de pauvres religieuses.

— N'est-ce pas horriblement humide?

— O! non; les murs suintent un peu, mais ce n'est rien. Nous travaillerons d'autant mieux, pour nous réchauffer.

— Il fait sûrement un froid noir, dit Mary, s'en rendant compte tout à coup. Le calorifère marche-t-il?

— Il nous rendra grand service, dit la voix.

— Est-il allumé? demanda Mary, mettant sa main gantée sur le radiateur.

— Nous ne l'avons pas encore allumé, dit la voix. Nous avons eu si peu de temps. Mais nous allons le faire tout à l'heure. Vous êtes venue voir notre petite sœur? Elle est maintenant dans la

chapelle, toute prête; nous la placerons dans sa tombe cet après-midi. Vous viendrez à la petite cérémonie?

Mary eut une révolusion soudaine.

— Je ne crois pas, ma Révérende Mère. Je... je crois que j'attends des visites cet après-midi, et vous comprenez...

— Je comprends parfaitement, madame. Alors, vous lui ferez vos dévotions ce matin; elle est déjà installée près de la grille. Mais attendez, madame; je voudrais d'abord vous dire ce qu'elle était.

Mary resta assise et écouta comme dans un rêve tandis que l'histoire lui était racontée. On la redira quelque jour, en public, sans doute, devant certain tribunal de Rome; mais pour rien au monde je ne la raconterais ici. Ainsi que Mary l'avait en partie deviné, c'était la vie d'une humble petite Française, et les neuf dixièmes en paraîtraient entièrement dénués d'intérêt à la plus part des Anglais : une vie vécue derrière des grilles comme celle à travers lesquelles Mary regardait fixement, vie faite de petites obéissances, de maximes, de menus actes, de poèmes; et la dixième partie en serait considérée comme un tissu d'absurdités moyennageuses : des feuilles de roses, des malades guéris, un os cassé remis en place et ce que la Prieure appelait des « faveurs spirituelles ». Cela semblait étonnamment peu convaincant à Mary, plein de grandes invraisemblances, de lacunes, d'exagérations; cependant la vieille voix continuait, sereine et confiante, avec un petit accent de complaisance infiniment pathétique.

— Et c'était une de mes filles, conclut la voix maternelle. Je l'ai reçue quand elle avait dix-sept ans et elle est allée rejoindre Notre-Seigneur à vingt-deux ans seulement.

Mary posa ce qu'elle crut être d'intelligentes questions, fit de petits mouvements comme si elle s'intéressait aux réponses, et désespéra dans son cœur.

— Voulez-vous venir la voir maintenant, madame, et nous toutes en même temps? Voulez-vous faire le tour du jardin, et entrer par la sacristie?

— Un instant, ma Mère. Puis-je voir sœur Térésa?

— Après, madame, dit la voix avec fermeté.

Il lui sembla étrange de traverser cette pelouse familière, grise maintenant des semis de décembre, et de gagner à travers une brèche taillée dans la haie la petite porte neuve de la sacristie. Le Père Banting était encore là; un plateau où il avait pris son déjeuner deux heures auparavant restait posé sur la table au milieu. Il souhaita le bonjour à Mary avec ces petits gestes nerveux qu'il avait toujours, et la conduisit lui-même dans le sanctuaire. Tous deux fléchirent le genou côte à côte, puis s'approchèrent de la grille. Le cœur de Mary battit vivement quand elle remarqua que cette partie de la grille à travers laquelle les religieuses recevaient la Sainte Communion avait été ouverte et qu'au delà, sous la garde de la Prieure, était une longue boîte élevée sur des tréteaux et couverte d'un drap blanc.

Elle s'agenouilla, sachant à peine ce qu'elle faisait. Presque aussitôt, comme, sans un mot, la forme voilée écartait le drap, Mary pâlit tout à coup, regardant fixement ce qui se découvrait à elle.

C'était certainement un corps humain étendu : cela se voyait à la forme et à l'attitude; mais elle mit deux ou trois secondes à comprendre qu'elle voyait réellement le visage d'une jeune fille. La tête était enveloppée d'un capuchon, avec un voile passé sous le menton, et au milieu, on voyait une chose d'un gris brunâtre, avec un nez pointu et saillant, un menton légèrement proéminent, des yeux enfoncés et une bouche rentrée comme une coupe. La matière semblait être du bois poli, et les deux mains, toutes semblables, tenaient dans leurs doigts un rosaire et un crucifix. Une seule chose diminuait l'horreur de cette vision : l'impossibilité d'imaginer que ceci eût jamais été un être humain.

Le silence était absolu tandis qu'elle regardait. Le Père Banting derrière elle, debout ou à genoux, elle ne savait pas, était immobile comme la mort même. La Prieure n'avait pas un mouvement. Le temps comptait bien peu, cependant que les instants s'écoulaient : rien ne les mesurait. Et à la fin, comme elle regardait encore, tous ses instincts de répugnance et de terreur croissant d'une seconde à l'autre, la forme debout se pencha, baissa une fois ce front de bois luisant, comme une mère aurait pu embrasser un enfant endormi. Puis le drap glissa doucement en place, fut lissé et se leva ajusté, et Mary respira longuement et se leva.

— Vous avez bien prié pour nous, n'est-ce pas? murmura la vieille voix.

IV

Le parler semblait à peine le même quand Mary s'y retrouva quelques minutes plus tard. Il était devenu indifférent; elle ne lui accordait plus aucune importance, en regard de l'horreur qui s'était abattue sur elle et qui l'enveloppait. Elle agissait machinalement, rêvassant dans la lumière du jour, passant et repassant devant la porte de la loge jusqu'au parler où elle s'assit. Le temps et l'espace lui semblaient, pour ainsi dire, plats et superficiels : un simple décor pour la réalité de ce visage gris et réduit, où les yeux et la bouche s'enfonçaient. Une sorte de vide stupéfiant s'étendait sur elle, dans lequel elle avait à peine conscience d'elle-même.

Elle s'assit donc machinalement et attendit; elle ne s'intéressait plus du tout à l'Anglaise qu'elle allait voir. Elle se demandait seulement si la Prieure avait remarqué l'impression de révolte qu'elle avait éprouvée.

Mais le rideau disparut de nouveau; et cette fois, il lui fut permis de voir clairement la religieuse qui lui parlait. Le visage entouré de blanc semblait très différent de celui de la femme au chapeau disgracieux, aux vêtements noirs qu'elle avait d'abord vue sous le nom de sœur Térésia. Les lignes en étaient infiniment plus gracieuses. Malgré elle, Mary la regarda avec intérêt, mais elle revenait toujours à la vision de terreur qu'elle avait eue dans la chapelle.

Pendant quelque temps, Mary ne dit presque rien; mais elle observait les grands yeux et la zone sombre qui les soulignait, le nez mince, les lèvres sensibles. C'était une Anglaise, se rappela-t-elle, une femme du même sang qu'elle. Alors sa léthargie se dissipa et son intérêt s'éveilla.

— Vous êtes une convertie, dites-vous?

— Je me suis convertie quand j'avais environ dix-huit ans. Mon père était un ministre wesleyen.

— Ah! et a-t-il... qu'a-t-il fait? Vous me pardonnez de vous poser ces questions?

— Je ne l'ai jamais revu, dit simplement la religieuse.

Il y eut une pause.

— Parlez-moi de votre vie, dit tout à coup Mary. N'êtes-vous pas terriblement fatiguées?

— Oh! si, mais c'est assez spécial. Nous n'avons pas le temps d'être fatiguées. (Elle sourit). Du moins, nous n'avons pas le temps d'y penser, ce qui revient au même. Nous nous tenons toujours assises droites, vous savez.

— Droites! Voulez-vous dire que vous ne vous adossez jamais?

— Oui, c'est notre coutume. Oh! on s'y fait vite. Ce n'est qu'une habitude à prendre.

— Mais... mais que faites-vous? Je veux dire, quel travail extérieur?

— Eh bien! mon travail a toujours été le jardin. Je pense que ce sera la même chose ici. Je suis une assez bonne jardinière.

— Mais dans votre habit! s'exclama Mary, regardant ce qu'elle pouvait apercevoir des lourds plis bruns.

— Oh! nous savons le relever de côté. C'est un grand plaisir de s'occuper du jardin.

Mary s'aperçut tout à coup que la religieuse était à genoux et non assise de l'autre côté de la grille. Il y avait un petit tabouret derrière elle, et rien d'autre que le plancher de sapin, les murs et le plafond. Alors, une fois de plus, comme le sang fait irruption dans les veines après qu'elles ont été comprimées, tout le problème fit irruption en elle : l'étonnante dureté de cette vie et sa folie absolue si on la juge d'après n'importe quelle philosophie matérialiste. Si le corps était la véritable personne et que l'âme n'en fût tout simplement qu'une partie, quelle justification hasardeuse pourrait-on trouver à la vie monastique. Cependant la religieuse semblait paisiblement heureuse. Et... et ce visage gris qu'elle avait vu dans la chapelle était au bout de tout cela.

Mary se cramponna aux barreaux.

— Dites-moi, ma sœur, comment pouvez-vous supporter... Etes-vous réellement heureuse?

La religieuse la regarda droit dans les yeux un instant, puis elle baissa les yeux et ouvrit la bouche pour parler.

— Non, laissez-moi achever, dit Mary, singulièrement excitée sans savoir pourquoi. Laissez-moi le dire tout haut... Vous n'en serez pas offensée?... Je viens de voir... de voir sœur Catherine. La Révérende Mère m'y a obligée. Eh bien! cela résume tout, ce cadavre. Cela me semble horrible, horrible; il est absolument impossible que Dieu veuille de telles choses. Et vous me

paraissez toutes pareilles à cela : toutes mortes et jaunes, sans aucun des avantages de la mort...

Elle s'arrêta à bout de souffle, choquée de sa propre audace. Et pourtant c'était exactement ce qu'elle pensait.

— Etes-vous réellement heureuse? répéta-t-elle brusquement.

La religieuse la regarda encore.

— C'est très difficile à exprimer, dit-elle lentement, de cette voix frêle, à peine tremblante. Les mots ont des sens si différents selon les personnes. Laissez-moi répondre ainsi. Pour aucune raison imaginable, je ne voudrais quitter le couvent. J'aimerais mieux mourir dix fois. Supposez que je m'éveille et que je découvre que ce n'a été qu'un rêve, je crois que mon cœur se briserait.

Mary interrompit brusquement. Elle sentait qu'elle gagnait du terrain.

— Ah! mais vous n'êtes pas réellement heureuse. Vous avez seulement tué votre capacité de bonheur; vous l'avez gâtée, fait périr d'inanition. N'est-ce pas vrai?

Le regard assuré de la religieuse se leva un instant sur elle.

— Il y a beaucoup de vrai là dedans, mistress Weston. Je ne le nie pas. Mais...

— C'est exactement ce que je pensais, dit Mary, consciencieuse à la fois d'un triomphe et d'une déception. J'ai toujours senti qu'il devait en être ainsi, et maintenant vous me dites qu'il en est ainsi.

— Mais je n'avais pas fini, dit doucement la religieuse. Il est parfaitement vrai qu'une certaine sorte de bonheur nous échappe entièrement; je veux dire que les choses qui donnent du plaisir à ceux qui sont dans le monde ne sont même plus, après quelque temps, une tentation pour nous. Et il est parfaitement vrai qu'elles sont « mortes d'inanition », comme vous le dites. Mais un bonheur d'une autre sorte vient ensuite, qui est entièrement différent. Vous ne pouvez même pas appeler cela du bonheur. C'est autre chose.

Mary allait interrompre.

— Laissez-moi finir, s'il vous plaît. Je ne peux pas formuler cela. Personne ne le peut. Tout ce que je puis dire, c'est que la vie intérieure est une chose tout à fait différente de la vie extérieure. Elle a ses peines aussi, mais ces peines mêmes sont différentes. Ce n'est pas du tout la même chose. C'est comme un nouvel ordre de facultés pour la peine et pour le plaisir, et c'est tout à fait un autre monde. Tout est changé.

Mary allait baisser les yeux à son tour lorsqu'elle rencontra les autres yeux, derrière la grille.

— Savez-vous quel fut le dernier sermon que j'ai entendu prêcher par mon père? continua la religieuse. J'ai oublié le sermon, mais le texte était : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ ». Je comprenais cela pour la première fois. Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je ne me rappelle pas un mot de ce qu'il dit ensuite. Je pensais tout le temps au texte, et j'y pense toujours depuis. Vous aviez tout à fait raison dans ce que vous disiez à propos de sœur Catherine. C'est exactement cela.

Mary écoutait, et une sensation toute nouvelle s'emparait d'elle rapidement d'instant en instant. Elle comprenait entièrement ce que l'autre voulait dire. Elle en voyait toute l'horreur inexorable, et elle voyait aussi, ce qui la terrifiait plus encore, les reflets d'une joie entièrement nouvelle qui se cachaient derrière cette horreur. C'était comme si une grande main la tenait, enserrant d'une pression irrésistiblement douce toute la surface de son âme et de son esprit; et elle en haïssait et redoutait le contact. Elle lâcha brusquement les barreaux et se redressa, rigide et résistante. Sa propre voix résonna étrangement à ses oreilles.

— Je crois que je comprends, ma sœur. (Elle respira profondément comme la pression se relâchait.) C'est extrêmement beau, mais cela me semble tout à fait irréel — irréel pour moi, je veux dire. (Ah! cela allait mieux. La lucidité remontait en elle comme une marée. Elle remarqua de nouveau la matière du fer peint auquel elle se cramponnait tout à l'heure.) Mais je vous remercie beaucoup de me l'avoir expliqué. J'espère que je n'ai pas été trop curieuse. C'est toujours si intéressant de connaître le point de vue des autres, même si on ne peut pas l'adopter soi-même. Après tout, nous pouvons être de bons catholiques, même si nous ne comprenons pas la vie monastique, n'est-ce pas?

— Mais oui, dit la religieuse en souriant. C'est une question de vocation.

— De vocation — oui, précisément, — murmura Mary avec

un long soupir de soulagement. Je trouve cela si beau dans l'Eglise. J'ai entendu un très saint prêtre dire une fois que ce pouvait être une vocation pour une catholique d'être la femme la mieux habillée dans tous les salons où elle allait.

La religieuse sourit encore.

— Il faut que je parte, dit Mary. Je vous remercie infiniment.

V

Un grand piétinement de fers l'accueillit comme elle tournait le coin du château, et la voix voix de Jack, qui résonnait avec apreté. Alors, sur l'esplanade de gravier, elle vit un spectacle délicieusement drôle.

Au centre évoluaient deux êtres vivants : un cheval et un très jeune groom. Ils avaient un peu l'air de boulets ramés dont la chaîne était la bride que le cheval avait fait glisser par-dessus sa tête et qu'il tenait pour ainsi dire à bout de nez, dressant la tête en l'air.

— Tenez-lui la tête, imbécile, rugissait Jack qui, en culotte de cheval, sans casquette et avec une large tache de boue et de gravier tout le long de son dos, se tenait à côté de la borne-montoir.

La bête avait cet air de complaisance patiente des chevaux qui ont gagné la première manche d'un conflit. Il marchait comme sur la pointe des pieds ou sur des ressorts, piaffant délicatement; il semblait partagé entre le plaisir et l'appréhension.

— Est-ce le nouveau cheval? demanda Mary. Prenez donc garde, Jack!

Jack venait de faire une chose qu'il n'aurait certainement pas dû faire. Il s'était élançé vers le cheval, s'était agrippé aux rênes et à la selle, et le cheval avait, naturellement, rispoté par un mouvement qui laissa Jack les mains vides et qui fit presque lâcher pied au groom. On devinait facilement comment le dos de Jack s'était garni de gravier.

— Cela ne sert à rien, dit impulsivement Mary. Allons, laissez-moi essayer.

Elle traversa le gravier, dépassa son mari, qui demeura interloqué, et prit le bout des rênes des mains du groom. Le cheval la surveillait attentivement.

— Pauvre vieux, on vous a fait des misères?

— C'est une brute, dit Jack.

— Pas du tout, dit Mary. N'est-ce pas, mon vieux?

Elle raccourcissait doucement ses rênes, de plus en plus haut. Le cheval roula encore une fois les yeux dans la direction des guêtres et de la cravache, puis décida de reporter son attention sur ce nouveau personnage. Très lentement, les mains gantées gagnaient du terrain. Le cheval eut la sensation délicieusement calmante d'une caresse à ses oreilles, et jugea préférable de baisser un peu la tête; alors quelque chose passa doucement au-dessus de lui et, un instant plus tard, il se dirigeait en roulant des épaules doux comme un chat, vers la borne-montoir.

— Promenons-nous d'abord de long en large, mon vieux. Vos nerfs sont-ils calmés, maintenant? Est-ce que le vilain homme vous a sauté sur le dos et vous a fait une peur folle?

— Pas du tout, éclata Jack. Cette brute s'est dérobée violemment au moment où je montais. Je lui apprendrai...

— Non, vous ne lui apprendrez pas. Vous devez être tout à fait calmé, vous aussi, ou bien vous n'y arriverez pas. Maintenant — non, pas de la borne. Il n'en a probablement pas l'habitude.

Mais cela ne servit à rien. Le cheval n'était pas disposé à se laisser cajoler ainsi. Il fit de nouveau un violent écart et entraîna Jack, qui sautait furieusement à cloche-pied, l'autre pied dans l'étrier.

— Voulez-vous être sage? dit sévèrement Mary. Donnez-moi un mouchoir.

Le groom, désireux de ne pas rester dans l'ombre, déplia un large madras rouge si brusquement qu'il manqua provoquer une nouvelle catastrophe.

— Ce n'est pas ainsi qu'on calme un cheval, Jim, observa Mary. Merci.

Le mouchoir semblait sans danger, après tout, pensa le cheval après l'avoir inspecté en le flairant longuement et en soufflant par les naseaux. Autant permettre à cette dame d'en faire ce qu'elle voudrait. Et dès que le mouchoir, solidement bandé sur ses yeux, fut assujéti dans les montants de la bride, il n'eut plus rien à dire ni à faire.

— Merci, dit Jack en s'installant en selle. Ma casquette, Jim.

— Où allez-vous? demanda Mary qui reculait, un peu rouge, tenant encore le mouchoir.

— Je ne sais pas. Il faut que je voie que cette brute a dans le corps.

— C'est une bonne bête, si vous savez le prendre... Qu'est-ce que c'est que ça?

Le cheval dressa aussi les oreilles comme un bruit confus éclatait dans la direction de la loge d'en bas : un étrange glapissement, le bruit d'un galop et de voix qui poussaient des cris.

— C'est la chasse, cria Jack. Seigneur, quelle chance!

Par-dessus et à travers les barrières d'en bas, au delà du ruisseau, arrivait un torrent de taches blanches et grises, se divisant se rassemblant, se divisant encore comme du vif-argent. Derrière un groupe d'arbres flamboya un éclair écarlate, puis un autre, tandis que par la grille d'entrée, s'inclinant brusquement vers la gauche, venait un flot de cavaliers; le roulement sourd des cahots sur l'herbe devint de plus en plus fort et les acclamations stridentes qui montaient de la rue du village s'affaiblirent progressivement cependant que les aboyeurs ressortaient du parc, ventre à terre, pour pousser plus loin leurs recherches.

— Oh! Jack, allez...

Mais la voix lui manqua, car elle comprenait.

C'était donc encore une de ces choses auxquelles Jack avait renoncé. Il n'avait jamais beaucoup chassé à courre, mais il eût été inconcevable autrefois qu'il se fût abstenu en un moment pareil. La chasse passa à leurs pieds; la meute avait déjà disparu à travers le parc, son cri faiblissant d'une minute à l'autre; les derniers retardataires suivaient encore : il n'était pas trop tard pour les rattraper au pont... Elle regarda encore Jack.

Ce ne fut qu'à ce moment qu'elle se rendit compte à quel point le vieil homme était revenu en lui pendant cette petite lutte avec le cheval.

Il avait été, pendant ces quelques minutes, si visiblement lui-même; irritable, impatient, et très naturel. Mais cette singulière expression de contrainte lui était revenue : ses lèvres semblaient minces et serrées; dans ses yeux seuls les deux états d'esprit luttaient encore l'un contre l'autre. Il baissa tout à coup les yeux et s'affermir sur sa selle.

— Je vais faire le tour par chez les Carberry, dit-il délibérément. Merci beaucoup de votre aide, Mary. Je serai de retour pour le lunch.

CHAPITRE VII

I

De toute façon, il fallait en finir là : il fallait que Sarah visitât le couvent, ou plutôt qu'elle fût admise au parloir, et autorisée à donner son opinion, tacitement ou non, Mary redoutait cela au delà de toute expression et pourtant elle n'aurait guère pu dire pourquoi. Elle soupçonnait que c'était à cause de la nécessité de défendre l'indéfendable; du moins, elle le disait. Bientôt après le début de la nouvelle année, elle expédia cette courte lettre :

« MA CHÉRIE,

Nous ferions mieux d'en finir. Il faut que vous voyiez tout cela un jour ou l'autre et que vous vous rendiez compte que cela fait maintenant en quelque sorte partie de moi-même. Je sais que vous serez bonne et ne m'en direz pas trop long. Venez pour le lunch mardi. Jack ne sera pas là; nous irons ensuite au couvent où les sœurs ont repris leur vie habituelle.

» A vous,

» M. »

Sarah fut agréablement impressionnée par cette lettre qui semblait établir sa position supérieure. En fait, son vague ressentiment faisait place à une certaine pitié. Elle résolut d'être très bonne. Elle trouva Mary un peu fiévreuse au lunch; elle parlait un peu vite, donnait des statistiques et des détails superflus sans révéler l'attitude d'esprit que sa lettre manifestait. Mais quand les domestiques furent partis et que le café eut été servi dans le petit salon, elle passa son bras autour de la taille de Sarah pour traverser le hall.

— Pour l'amour de Dieu! Soyez très gentille avec moi, chère Sarah. J'en ai besoin.

C'était délicieux. Sarah se sentit plus que jamais l'amie à l'esprit fort et elle en jouit. Elle croyait tout comprendre maintenant :

il y avait chez son amie une tendance à la faiblesse — déplorable, mais naturelle chez une catholique de naissance et d'éducation — et son rôle était de réconforter et de consoler.

Elle y fit délicatement allusion dans la conversation qui suivit.

— Je ne vois pas pourquoi vous vous feriez tellement de souci, dit-elle. Je trouve souvent nos propres clergymen un peu bêtes... on n'est pas responsable de ces choses-là.

Mary ne dit rien; elle lui jeta seulement un coup d'œil.

— Voyez-vous, continua Sarah, se rappelant des fragments de conversations philosophiques de Jim Fakenham, voyez-vous, il y a différentes sortes de tempéraments; il ne faut pas avoir l'esprit étroit. Je suppose que ces vieilles Françaises sont plus heureuses là qu'elles ne le seraient ailleurs. Je vous assure que cela me paraît très innocent, malgré tout ce que dit mère.

— Est-elle très...?

— Oh! elle ne peut pas en entendre parler... Vous le savez. Je ne crois pas qu'elle vienne beaucoup ici. Mais elle a dit formellement qu'elle vous considérait toujours comme ses voisins.

L'ombre d'un sourire passa sur le visage de Mary. Sarah sourit plus ouvertement.

— Oui, je sais, dit-elle. Mais mère est comme ça. Oh! Mary, chacun est-il obligé de prendre des responsabilités aussi graves?

— Oui, dit sombrement Mary. Moi aussi, je suis une sorte de mère nourrice, maintenant.

Elle se détourna un peu et regarda par la fenêtre.

— Prenez une cigarette, dit Sarah.

— Je n'y tiens pas, répondit Mary, lugubre. Oh! Sarah, soyez gentille... Tenez... (elle sauta sur ses pieds), allons-y et finissons-en. Alors, nous pourrions parler d'autre chose. Oui, à l'instant.

Il y avait ce jour-là un peu de gel dans l'air; le temps était moins triste que quinze jours auparavant, quand les sœurs étaient arrivées. Mary passa un manteau de fourrure, qui lui allait toujours bien. Sarah pensait qu'elle n'avait jamais vu personne d'aussi visiblement né pour le monde : ce visage coloré par l'émotion, ces yeux brillants, cette démarche rapide, alerte, sur le sol glacé. Elle ne dit presque rien tout le long du chemin, et Sarah elle-même s'abstint de tout commentaire sur la façon dont le charme particulier de l'endroit avait été détruit par cette petite loge raide qui semblait dominer la colline comme un garde-chiourme. A mesure qu'elles montaient, les toits s'élevaient devant elles jusqu'au moment où elles arrivèrent à la porte du couvent et où tout commentaire devint impossible.

La porte leur fut ouverte par l'une de ces mystérieuses parasites qui semblent toujours hanter les couvents : une petite jeune fille française éveillée, vêtue d'une invraisemblable robe noire et d'un bonnet tuyauté. A la vue de Mary, elle se répandit en sourires et en phrases rapides et inachevées, les fit entrer promptement dans le parloir; aussitôt un coup de cloche résonna quelque part à l'intérieur du cloître.

Dans le parloir, Sarah éprouva un petit triomphe silencieux. Elle observa la grille, toucha l'une des pointes d'une main gantée de suède, jeta un coup d'œil à la table, examina longuement l'image de sainte Thérèse et ne dit absolument rien.

Mary laissa échapper un profond soupir.

— Je vous en prie, dit-elle faiblement.

— Ma chère, je n'ai pas dit un mot. Ma conduite est irréprochable.

— Oui, je sais, soupira Mary qui s'était assise sur le sofa. C'est justement ça.

Mais le cœur de Sarah battit un peu plus vite, malgré elle, quand elle perçut un faible bruit de l'autre côté de la grille et du drap mortuaire.

Ses idées sur les religieuses — excepté sur celles qui « font quelque chose d'utile » — étaient, par extraordinaire, assez identiques à celles qu'elle avait exprimées. Elle jugeait qu'il existait des personnes malheureusement douées d'un tempérament morbide, ne pouvant trouver de satisfaction qu'en une sorte de torpeur volontaire. Ces personnes existant de par le monde, il fallait pourvoir à leurs besoins; c'était la raison d'être des couvents. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute dans son esprit que son point de vue fût le plus sensé et que le Dieu tout-puissant, en mettant tout au mieux, tolérât seulement, avec une sorte de pitié, ceux dont l'esprit était moins sain. Elle ne pensait pas un instant, comme sa mère, que les religieuses fussent vraiment nuisibles. Elles étaient tout au plus dangereuses, comme ceux qui souffrent d'une maladie contagieuse. Mais comme ce type

était rare, il avait quelque chose d'assez intéressant, et elle se préparait à visiter le couvent dans l'état d'esprit où elle aurait été voir un hôpital ou un asile d'aliénés réputé pour ne contenir que d'aimables déments.

Aussi sa curiosité fit place à de l'émotion quand elle entendit des pas derrière la grille; elle s'installa sur sa chaise, décidée à observer de toutes ses forces, et dans une intention vraiment bonne, à entrer autant qu'elle pourrait le faire sans inconséquence, dans les vues de la vieille femme innocente qui allait faire son apparition.

Le carré de voile noir s'écarta en glissant. Une voix chuchota, et la tête et les épaules d'un être humain apparurent de l'autre côté.

II

Pendant un instant, Sarah fut prise au dépourvu. Elle s'était attendue, soit à une vieille personne avec un bonnet et des lunettes et des yeux bleus clignotants, soit à une silhouette dramatique.. Elle avait hésité entre ces deux conceptions. La réalité la surprit. C'était un peu macabre, mais pas du tout menaçant ni théâtral.

Elle fut rassurée par la voix de Mary à côté d'elle, parlant en français.

— Bonjour, ma Révérende Mère. Voici lady Sarah dont je vous ai parlé, une protestante. Je l'ai amenée vous voir.

— Bonjour, Mademoiselle, bonjour Mademoiselle. Je suis très heureuse de vous voir, Mademoiselle. Vous êtes donc venue voir les pauvres sœurs et leur promettez vos prières.

— Hum... oui, murmura Sarah. (Elle n'était pas très forte en français et en avait prévenu Mary.)

— Mon amie ne parle pas très bien le français, poursuivit Mary, mais elle le comprend parfaitement. Elle n'est jamais entrée dans un couvent auparavant.

— Ah! vous nous croyez très méchantes, alors? poursuivit la vieille voix sur un ton d'apologie.

Sarah se hâta de protester de sa largeur d'esprit :

— Non, non, pas du tout. Je ne suis pas comme ça. Ce n'est pas ça, je sais combien vous êtes bonnes. Mary, mon amie, que voici, m'a souvent parlé de vous.

— Ah! Alors vous nous croyez très bêtes, n'est-ce pas? Et vous avez tout à fait raison, Mademoiselle. Nous sommes toutes très bêtes; très bêtes et très simples. Vous devez d'autant plus prier pour nous.

Etait-ce de l'ironie, pensait Sarah, ou une affectation d'humilité? Elle n'en avait pas idée; la voix rendait un son de simplicité.

— Nous devons toute cette belle maison à Madame, continua la voix, à Madame et à Monsieur son généreux mari. Dieu les en récompensera sûrement... Aimerez-vous savoir quelque chose de la vie que nous menons? Tous nos visiteurs nous le demandent.

Alors, avec une simplicité extraordinaire, elle donna un petit résumé de la journée, telle que Sarah l'avait déjà entendu décrire par Mary, insista sur la tranquillité et la régularité de la vie, parlant, sur un ton qui pouvait être ou ne pas être de l'humour, de l'excellence des repas fournis par le château, décrivant les petits travaux manuels auxquels elles se livraient : l'une brodant, l'autre copiant de la musique pour les églises, une troisième au jardin.

— Vous devez comprendre, Madame, que notre principal travail est la prière. Nous ne devons pas seulement travailler pour nos besoins, mais encore prier; et prier pour tous les pécheurs qui ne veulent pas nous laisser travailler pour eux.

Sarah écoutait d'une oreille. Elle avait naturellement décidé qu'un grand effort serait fait pour la convertir; et elle avait résolu en retour d'être absolument magnanime. Elle entrerait dans les idées de la Révérende Mère; elle ne formulerait pas tous les arguments convainquants qu'elle s'était répétés, comme celui des « quatre murs », ni celui-ci : puisque Dieu a fait ce monde, c'est pour que nous en jouissions; ni cet autre : qu'il est beaucoup plus courageux de combattre à ciel ouvert ces obstacles à la perfection qu'on appelle tentations que d'essayer de les fuir — ni même l'argument décisif de « l'égoïsme ». Après tout, pourquoi bouleverser et fâcher cette pauvre créature? Cela ne servirait à rien. Non, elle serait patiente.

Il était donc un peu déconcertant et même désappointant qu'il ne fût pas question de religion — comme Sarah l'entendait, — et qu'aucune allusion ne fut faite aux lumières supérieures accordées aux catholiques. La voix parlait toujours avec sérénité,

énumérant les détails de la journée, sans mettre en doute leur importance, et tout en excusant la monotonie de ces choses devant quelqu'un qui avait une vie aussi variée que Mademoiselle. Rien de plus.

— Etes-vous très heureuses? demanda enfin Sarah.

— Oui, Mademoiselle, très heureuses, dit tranquillement la voix.

— Et les jeunes filles qui viennent avec vous? Sont-elles heureuses aussi, toujours?

— Si elles ne sont pas heureuses, nous nous en apercevons promptement, Mademoiselle; et alors, naturellement, elles nous quittent. J'ai été obligée de renvoyer une novice peu de temps avant d'abandonner la France. Pauvre enfant!

— C'était une paysanne?

— Non, Mademoiselle; elle était d'une famille noble.

— Pourquoi l'avez-vous renvoyée?

— Elle devenait un peu mélancolique, Mademoiselle.

Ceci était tout à fait hors de la portée de Sarah. Elle trouva prudent de s'en tenir à un murmure sympathique. Cela n'engageait à rien.

— Et vous désireriez voir notre sœur Catherine, dont M^{me} Weston vous a sans doute parlé?

— Avec plaisir, répondit poliment Sarah.

Mais la voix de Mary interrompit, prompte et tremblante :

— Pas aujourd'hui, ma Révérende Mère, merci. Je ne crois pas que ce soit tout à fait...

— Je comprends parfaitement, Madame, fit la vieille voix douce. Alors, peut-être un autre jour. M^{me} Weston vous expliquera. Et vous reviendrez nous voir, Mademoiselle, vous reviendrez voir les pauvres sœurs, et vous amènerez Madame votre bonne mère?

Sarah fit une réponse confuse; la Mère leur dit bonsoir, une ou deux fois; il y eut encore un peu de bruit derrière la grille, puis, une fois de plus, le voile noir et le silence.

Elles firent toutes deux le tour jusqu'à la chapelle presque sans un mot et entrèrent dans le transept public par la porte de côté.

Là, c'était un peu mieux. Il y avait un tapis devant l'autel, un tapis bon marché, mais pas trop laid; une statue, qui n'était pas du plus mauvais goût, s'élevait dans le transept, à côté de la grille, et l'autel lui-même montrait sur ses gradins l'éclat du bois doré et des fleurs. Mais il n'y avait rien de particulier à en dire.

Tandis que Mary s'agenouillait, Sarah restait assise et considérait tout, non pas précisément avec hostilité, mais certainement sans bienveillance. Elle se dit qu'elle devait seulement faire provision d'impressions, et être très bonne pour Mary quand elles sortiraient. L'anxiété de Mary, tout à l'heure, dans le parloir, avait été presque pathétique.

Ainsi, quand elles quittèrent la chapelle et commencèrent à redescendre la colline pour rentrer, Sarah ne dit rien pendant quelque temps. Il était difficile de trouver les mots qui convenaient. Mary commença.

— Eh bien? demanda-t-elle sans lever les yeux.

Sarah fit un effort.

— Cette vieille religieuse me plaît, dit-elle généreusement. J'ai trouvé très gentil de sa part de ne pas se prêter à la discussion.

— Discuter? Pourquoi aurait-elle discuté?

— Oh! je croyais qu'elle voudrait me convertir.

— Et qu'elle se mettrait à discuter?

— Je le croyais.

— Oh! dit Mary.

— Eh bien! ne le désire-t-elle pas?

— Quoi?

— Que je me fasse catholique.

— Elle le désire naturellement, et elle le désire pour tout le monde. Mais, bien entendu, elle ne discute pas.

— Que fera-t-elle alors?

— Oh! elle priera, dit Mary avec lassitude.

Sarah lui pressa le bras avec sympathie. Elle croyait comprendre si parfaitement son état d'esprit. Mais aucune pression ne répondit à la sienne.

— Qui est sœur Catherine? demanda ensuite Sarah.

Le bras de Mary remua un peu sous le sien.

— Sœur Catherine est morte. Elle est morte depuis des siècles.

Sarah fut stupéfaite.

— Mais je croyais qu'elle avait dit...

— Oh! il vaut mieux que vous le sachiez tout de suite, dit tout à coup Mary avec véhémence. Sœur Catherine est un cadavre qui ne s'est pas décomposé. Et elles l'emportent en voyage, et l'embrassent. Elles l'ont amené de France ici dans une caisse d'emballage et il est maintenant quelque part dans la chapelle, je ne sais pas où.

— Mais, ma chère... interrompit Sarah, très choquée.

— Oui, je sais. C'est absolument horrible. Elles croient que c'est une sainte. Et je le suppose aussi, du moins... Oh! je ne sais pas. Laissez-moi tranquille.

Sa voix semblait annoncer une attaque de nerfs. Sarah se retourna sur le chemin, tenant toujours le bras de Mary, regardant bien en face, avec sévérité, son visage enflammé et ses yeux pleins de larmes. Mais elle n'y vit pas de trace d'attaque de nerfs; rien qu'un visage torturé par une émotion soudaine, ou quelque lutte secrète, tout à coup révélée. Mary se dégagea violemment comme un enfant capricieux.

— Non, je vais très bien. Laissez-moi tranquille.

Sarah demeura grave et sévère.

— Ma chérie, vous ne devriez pas me traiter ainsi.

Je n'ai pas dit un mot.

— Je le sais. Mais cela n'en vaut pas mieux pour moi. Parlons d'autre chose. Venez.

III

Sarah avait complètement renoncé à trouver une conclusion satisfaisante quand elle arriva chez elle. Mary l'avait accompagnée jusqu'à la grille du parc, et dit qu'elle ne pouvait pas aller plus loin. Jack devait rentrer bientôt de sa réunion de magistrats; Sarah avait continué seule son chemin.

Tout cela était très embarrassant.

Depuis l'explication dans le chemin, à la hauteur de la première terrasse, aucune allusion n'avait été faite. Elles avaient parlé presque exclusivement d'autre chose. Elles n'avaient plus approché la question du couvent que pour se demander s'il était visible des fenêtres de lady Carberry. C'était là, semblait-il, un détail fâcheux.

Qu'avait donc Mary? Sarah décida d'écrire à Jim Fakenham, qui lui éclairerait la situation.

Puis elle passa en revue ses propres impressions.

Cette religieuse avait été très imprévue, surtout par sa douceur et par son curieux petit air de dignité, qui paraissait même à travers les deux abominables grilles. Il fallait compter avec cela, sans aucun doute : c'était l'air de quelqu'un qui commande et qui est obéi. Mais que penser de ces petites phrases humbles dont elle avait parsemé sa conversation? Sarah décida qu'elle les avait placées pour faire impression. Et tout fut dit.

Et le couvent lui-même?

Là, Sarah ne parvenait pas à rassembler ses sentiments. C'était si nouveau pour elle. Dans le parloir, c'était la laideur nue et non seulement éhontée, mais satisfaite. On n'avait pas tenté le moins du monde d'excuser cette misérable petite pièce et son sinistre tableau. Cela manquait même de dignité. Les sœurs croyaient sans doute que les gens du monde habitaient des pièces de ce genre. Quoi d'étonnant alors à ce qu'elles méprisassent le monde!

Il fallait ajouter à cela la chapelle nue et — détail où l'ensemble se reflétait — l'horreur de ces barreaux de prison. Ceux-là, Sarah en était certaine, n'étaient là que pour un effet de théâtre. Puis il fallait découvrir le lien qui existait entre la fade naïveté du parloir, la désolation de la chapelle et l'horreur inexprimable de sœur Catherine... Et de paisibles vieilles Françaises trouvaient moyen de voir ces choses avec calme. Eh bien! c'était plus que Sarah n'en pouvait faire. Elle ne pouvait que les contempler avec stupeur.

Enfin, il y avait le problème de Mary... Oh! ces catholiques! Elle s'appliqua beaucoup en écrivant sa lettre à Jim, — avec qui elle avait maintenant établi une sorte de correspondance d'escarmouches. Elle s'enorgueillissait secrètement un peu de posséder l'intimité d'un homme de la valeur évidente de Jim. Il était si philosophe, si distant, si parfait, et il prenait la peine de lui dire des choses si subtiles : des choses qu'il ne disait jamais, apparemment, ni à sa tante, ni à lady Carberry. C'était agréable de penser qu'elle le comprenait. Elle écrivit donc sa lettre avec un soin extrême.

Le dîner, ce soir, tête à tête avec sa mère, fut un peu difficile.

Il fallait à tout prix que sa mère fût informée de sa visite au couvent (elle l'aurait découverte de toute façon), et qu'elle n'en fût ni alarmée, ni froissée.

Sarah s'en tira assez bien.

— J'ai lunched avec Mary Weston, vous savez, Mère!

— C'est ce que m'aviez dit, ma chère.

Sarah parla de Mary pendant un moment, — oh! elle commençait à savoir manœuvrer sa mère, — dit un mot de Jack et, finalement, introduisit dans une parenthèse la nouvelle que Mary venait de l'emmener voir la Révérende Mère.

Lady Carberry consomma son pudding au riz et posa quelques questions judicieuses, avec une tolérance dont Sarah rendit grâce à son propre tact. Mais il n'y avait pas moyen de gagner

un avantage sur cette dame. Quand les questions eurent reçu leurs réponses, une phrase vint ébranler la satisfaction intime de Sarah.

— Et pourquoi ne pouviez-vous pas me dire ça tout de suite au lieu de tourner ainsi autour du pot?

Mon Dieu, mon Dieu, pensait Sarah, la diplomatie est une science décevante. Elle allait monter dans sa chambre le plus tôt possible pour relire sa lettre à Jim. Pourquoi Mary était-elle une femme si intéressante?

ROBERT-HUGH BENSON.

(Traduit par Madame Maurice Denis)

(A SUIVRE)

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le Congrès de Lausanne

La chrétienté est depuis longtemps disloquée. Les Américains, qui voient grand, ont résolu de la refaire. La tunique sans couture est déchirée. Les Américains ont résolu de la ravauder. Les Episcopaliens d'Amérique avaient donc rêvé d'une Pentecôte mondiale où seraient conviées, pour recevoir l'influx de l'Esprit unificateur, les trois branches principales du Christianisme : l'Eglise romaine, l'Eglise orthodoxe, et les innombrables confessions issues de la décomposition du luthéranisme, du calvinisme, du zwinglisme.

Il s'agit de restaurer l'unité chrétienne, de fonder l'Eglise unie, catholique, vraiment universelle.

L'Eglise romaine a décliné l'invitation. Elle est l'arche du salut. Elle n'a pas à se commettre avec ceux qui s'emploient à fabriquer cette nouvelle arche de Noé où viendraient cohabiter toutes les espèces les plus hétéroclites.

Elle est la Tour d'ivoire, à laquelle sont suspendues les mille glaives des bons combats. Elle n'a pas à se commettre avec ceux qui ont conçu cette nouvelle tour de Babel assez haute pour pénétrer les cieux.

Le Congrès de Lausanne n'en est pas moins pompeusement intitulé *World Conference on Faith and Order*. Congrès mondial « Foi et Ordre », où près de cent dénominations protestantes auxquelles s'associe l'Eglise russe, accourues de tous les points de l'univers, s'efforceront de découvrir entre elles un lien d'unification.

Le Congrès est regardé partout comme le grand événement depuis longtemps attendu. Le monde protestant est en gestation d'une organisation nouvelle. La montagne est en travail. Que va-t-il sortir de ce laborieux enfantement?

Condamné par son principe du libre-examen non seulement à la division, au fractionnement, à la fragmentation, mais à la pulvérisation, il aspire à se concentrer, à s'unifier. Lausanne doit marquer le premier pas vers l'unité. Ces assises mondiales sont préparées depuis des années, elles ont fait éclore dans le monde anglo-saxon, une foule de publications qui constituent toute une littérature. Il serait injuste de céler que, du sein de ces nombreuses confessions, beaucoup d'âmes de bonne foi, possédées de l'ardent désir de ressusciter dans son unité organique le royaume de Dieu et croyant à cette fin une intervention divine nécessaire, n'ont pas cessé de la solliciter par de ferventes prières.

Le monde catholique à en juger par les articles bienveillants des *Etudes*, de *Irenikon*, pour ne citer que ceux-là parmi beaucoup d'autres, ne pouvait se désintéresser d'un mouvement d'une telle amplitude, et, pour n'y point participer officiellement, il ne se défend pas à son égard d'une sympathique curiosité. Elle n'est que trop justifiée par cette colossale tentative. Quoi! faire cesser cet état congénital d'émiettement et d'anarchie pour se reconstituer dans l'union cordiale et par elle dans l'unité vitale : quel

gigantesque effort! On le suivra avec d'autant plus d'intérêt qu'il ne s'agit plus de le réaliser en communiant d'une façon purement négative dans un sentiment d'hostilité contre Rome, mais par une réduction au dénominateur commun, à une sorte d'unité doctrinale ou morale, de toutes les différenciations qui forment l'échiquier de la religion dite réformée.

Un membre distingué des Conversations de Malines, le Dr Gore écrivait naguère dans le *Times*, en supputant les chances de succès de la *World Conference*, qu'elle ne serait guère le champ-clos où les *credo* des confessions divergentes se livreraient bataille, mais le lice où s'affronteraient les deux partis qui s'entre-déchirent au sein de chaque confession; le parti des traditionalistes ou traditionalistes et celui des modernistes.

C'est mettre le doigt sur la plaie et indiquer l'écueil fatal où risque de se briser, dans une absolue impuissance, la *World Conference on Faith and Order*. Nous voudrions y insister.

* * *

Avec les contradictions hurlantes qu'elle renferme dans son sein comment composer l'harmonieux accord que l'on rêve?

Le protestantisme actuel présente une large scission, un hiatus profond qui sépare le modernisme — y compris l'évangélisme libéral — et le traditionalisme, si bigarré soit-il.

Le principe dissolvant de l'hérésie protéiforme moderniste que Pie X a éliminé des veines du corps de l'Eglise mais qui a gangrené les sectes protestantes, c'est l'immanentisme. En vertu de ce principe, la Révélation n'est pas un enseignement apporté du dehors par Dieu à l'humanité mais, opérant à l'instar d'une force vitale, c'est l'explicitation de la vérité, l'épanouissement de la vie divine par le dedans, suivant les phases d'une évolution toujours ascendante. L'âme prend de plus en plus conscience de Dieu qui habite en elle et les vérités religieuses, toujours relatives, ne sont que la traduction provisoire de ces états d'âme. La religion est la somme de ces expériences, à un moment donné de l'histoire. Le Christ est un expérimentateur de génie, l'homme qui a le plus profondément pris conscience du Père et l'Evangile n'est que le contenu de ses expériences. Les premières générations chrétiennes les ont refaites à sa suite, elles ont senti de la sorte que le Christ était Fils de Dieu, qu'il se continuait dans l'Eglise et qu'investie de son autorité, elle le répétait infailliblement dans son enseignement.

Mais le temps a marché, ce stade est dépassé par la conscience universelle ou du moins celle d'un grand nombre, elle se sent immergée dans le divin sans plus faire affleurer à sa surface, si j'ose dire, ni formules dogmatiques précises, ni pratique sacramentelle, ni nécessité d'un intermédiaire d'autorité.

Par voie de conséquence logique, ces protestants modernisés, — et ils sont légion et tous les évangélistes libéraux sont taillés sur ce patron — forgent le rêve d'une Eglise unie, universelle, catholique, basée sur ce principe de l'immanentisme. Comme condition d'affiliation, ils n'exigent ni formulaire ni symbole de

foi, ni vie sacramentelle, ni hiérarchie, ni sacerdoce proprement dit. Leur évangélisme primitif s'est évaporé. Leur christianisme s'est vidé du Christ, leur libre examen s'est converti presque en libre-pensée.

Ils viendront à Lausanne, ils y arboreront leur principe, ils défendront leur thèse. Il sera curieux de voir dans quel syncrétisme ils pourront s'amalgamer avec les fondamentalistes.

Le mot de passe qu'ils proposent est : *Amo*, j'aime le Père en moi et je ne crois qu'à moi-même. Ils le substituent à *Credo*, je crois en Dieu, je crois au Dieu incarné, au Christ. On en conviendra, la dissonance est forte.

* * *

M. Thomas Moore, dans les *Etudes* (20 juillet) propose de ranger sous l'étiquette générale *Traditionalistes* : 1^o les délégués d'une douzaine de divisions à peu près de l'Eglise orientale schismatique ou orthodoxe; 2^o les anglo-catholiques, qui forment une spécialité dans le parti anglican; 3^o les *anciens catholiques*, survivant en petit nombre parmi les luthériens ou même parmi les presbytériens.

Qu'est-ce donc qui les caractérise et les oppose radicalement aux modernistes, comme les roches à la mer mouvante, suivant la comparaison de l'auteur?

Tous croient au Christ, Dieu incarné, Rédempteur de l'humanité déchue. Tous aussi, même les anglicans, se réclament de la succession apostolique et revendiquent par conséquent la transmission valide dans leur Eglise du pouvoir d'ordre. Ils ne sont pas éloignés de reconnaître dans le Pape de Rome, le « leader », revêtu d'une sorte de primauté d'honneur dans l'Eglise universelle, mais jamais, au grand jamais, leurs évêques ne s'inclinent devant sa primauté juridictionnelle.

Il reste entendu que malgré leur adhésion aux vérités du *Credo* nicéen, le principe du libre examen reste sauf, ils se réservent individuellement le droit d'interpréter le formulaire de leurs Eglises et de peser à leur juste valeur les décisions épiscopales. C'est ainsi que ceux-là même qui font profession, dans les réunions publiques de leur Eglise, de croire au symbole des Apôtres et même à celui de Nicée, ne se gênent pas pour rejeter dans leur for de conscience, l'un ou l'autre point qui les choque, naissance virginale du Christ, sa résurrection corporelle, son second avènement.

Pour tous ces traditionalistes, l'unification de la chrétienté n'a besoin pour s'accomplir que de l'extériorisation des liens invisibles qui en unissent déjà les trois branches principales. En dépit du jugement solennel de Léon XIII, les Anglo-catholiques soutiennent la validité de leurs ordinations, partant, la légitimité de leur sacerdoce, l'efficacité sacramentelle, la vérité de la Présence réelle, la production certaine de la grâce. Et cette grâce surnaturelle, divine, se ramifiant également dans les trois branches du christianisme, les trois Eglises, l'Eglise romaine, l'Eglise orthodoxe et l'Eglise anglicane ou protestante-épiscopale d'Amérique, elle crée une âme commune, elle établit une fraternité d'esprit qui n'a plus qu'à se manifester au dehors pour faire réapparaître l'unité voulue, désirée, demandée par le Christ.

Nos lecteurs voient d'emblée tout ce qu'il faut rabattre de ces prétentions et ce n'est pas à eux qu'il faut redire : pas d'unité organique sans la subordination du corps entier à un même chef visible qui ne soit pas seulement le président d'honneur de la chrétienté, mais son chef réel exerçant la plénitude des pouvoirs divins conférés par le Christ.

Mais, ce qui saute aux yeux, l'inévitable pierre d'achoppement de la *World Conference*, c'est non pas seulement l'irréductible antinomie, mais l'opposition essentielle et flagrante, la contradiction totale entre la conception moderniste qui rejette tout enseignement révélé, base uniquement la religion sur l'expérience et la conception traditionaliste qui admet, partiellement sans doute, mais enfin qui reconnaît et proclame une certaine révélation divine; entre le moderniste qui répudie le Christ et le traditionaliste qui l'adore.

Au sein même de cette Eglise anglicane ou épiscopale-américaine qui prétend aujourd'hui jouer un rôle pacificateur, le conflit existe à l'état aigu entre les deux tendances. Comment les anglo-catholiques, les anglicans de la *High Church* ne se seraient-ils pas révoltés contre la déclaration moderniste que le libéral bishop Barnes leur jetait l'autre jour à la tête en affirmant qu'un laïque peut aussi valablement célébrer la messe qu'un évêque! Encore

bien que cette scandaleuse proposition soit parfaitement exacte... dans le sens négatif.

Pas plus que la Conférence convoquée à Genève et le Congrès de Lambeth de 1920, qui devaient servir de préparation à la Conférence mondiale de Lausanne, celle-ci ne pourra marier l'eau et le feu et trouver même un compromis entre la « religion à roulettes » du modernisme évoluant et une religion stable assise sur des dogmes précis, entre une religion perpétuellement *in fieri* et une religion faite.

* * *

Il s'est cependant rencontré un esprit infiniment ingénieux qui s'est avisé de jeter un pont entre les deux inconciliables points de vue et se flatte d'y avoir réussi.

C'est le système de l'*évolution concertée*, inventé par M. Ralph Brown, secrétaire correspondant de la *World Conference*.

Le Christ n'a pas établi une Eglise parfaite et définitive. Il a fait quelque chose qui devait évoluer pour s'accorder toujours avec la marche du temps et des idées. Sa pensée s'est fragmentée entre diverses Eglises. Nulle ne peut se flatter de la posséder seule tout entière, mais chacune en possède une part. Poussons donc la loyauté envers Lui, jusqu'à rechercher, sous le charme de la fraternité, tout ce qu'il y a de bon, tout ce qui vient positivement du Christ dans chaque confession et qu'on s'arrange, ajoutant ici, retranchant là, pour tisser ce manteau, pour fabriquer cette mosaïque dont l'ensemble livrera la pensée totale du Christ, l'Eglise vraie, unie, définitive.

Que chacun, moderniste, traditionaliste, apporte à la Conférence l'esprit d'entente et il en sortira une Eglise divine... faite de main d'homme!

Toutes ces ingénieuses subtilités crèvent comme des bulles de savon. Ce n'est pas avec cette logomachie qu'on réalisera l'unité substantielle et organique.

D'autre part, M. Peter Ainslie, directeur d'une importante revue protestante de Baltimore, fonde de brillantes espérances de réussite sur le moyen surnaturel de la prière. Avec une remarquable hauteur de vue, à laquelle nous sommes heureux de rendre hommage, il écrit, dans l'*Irenikon* de ce mois : « La prière seule est capable de faire de nous ce que Dieu veut que nous soyons. Dans cette attitude de prière, nous ferons des découvertes les uns et les autres... Le signe des temps nouveaux est apparu et nous devons faire diligence pour souligner ce qu'il y a de bon dans les autres Eglises, nous ne devons pas nous arrêter avant que nous ayons tout découvert, car tous les frères chrétiens actuellement séparés portent témoignage du très grand fait unanimement admis que Jésus est le Dieu incarné. Ils l'attestent, sous l'empire des difficultés, il est vrai, mais néanmoins très réellement. »

Il y a certes lieu de s'étonner de cette affirmation qui ne cadre pas avec les faits, mais il y a lieu surtout de se réjouir de l'atmosphère de charité et de piété dans laquelle la Conférence de Lausanne va s'ouvrir. A ce contact personnel, les nuées modernistes s'évanouiront-elles? A tant de prières adressées au Ciel par des milliers et des milliers de bonnes volontés, sera-t-il répondu par une lumière supérieure qui montrera dans l'Eglise catholique romaine seule le Christ intégral, l'Homme-Dieu, le Sauveur de l'humanité? Souhaitons-le ardemment avec la paix aux âmes de bonne volonté.

J. SCHYRGENS.

La technique révolutionnaire du bolchevisme

D'après un article de XXX dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 juillet :

De la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, l'histoire n'a connu que deux genres de révolutions : révolutions prétérielles, révoltes populaires. Périmées et désuètes, ces formes sont à la révolution bolchévique ce qui est le fusil à pierre à la mitrailleuse.

Il n'y a rien de commun entre le bolchévisme et une anarchie confuse. La caractéristique initiale du bolchévisme c'est d'être l'œuvre personnelle d'un petit nombre de chefs, essentiellement techniciens et hommes d'étude qui ont délibérément déchainé et exploité la violence populaire. « L'insurrection est un art » a dit

Marx. Les doctrines étudiées en chambre, de la même manière qu'un exercice d'état-major, acquéraient la consécration d'une expérience victorieuse. Mais en même temps, ces expériences faisaient ressortir de graves et nombreuses lacunes. Chacune d'elles était utilisée pour perfectionner la méthode, nul enseignement, fût-il même tiré des opérations militaires de la Grande Guerre n'étant laissé sans consécration officielle. Et pour les observateurs attentifs des opérations révolutionnaires, il existe désormais une documentation assez sûre et assez complète pour reconstituer l'ensemble de la technique adoptée.

* * *

L'organisation de la révolution bolchévique est littéralement calquée sur les grandes organisations militaires et fortement hiérarchisée. L'organe directeur, le haut commandement, c'est la direction de la III^e Internationale, dont les bureaux, correspondent exactement aux besoins d'un grand état-major; bureau de renseignements sur l'ennemi, bureau d'organisation, bureau d'opérations. C'est une organisation rigoureusement moderne.

La doctrine résumant dix années de campagnes révolutionnaires réduites à l'essentiel peut être exprimée en une phrase: Toute tentative révolutionnaire prématurée et aboutissant à un échec est à condamner, parce qu'elle retarde le succès au lieu de le hâter. Ce point a été mis en lumière par des expériences successives et fâcheuses du bolchévisme depuis 1917, et dont la principale est la révolution bolchéviste hongroise de Bela Kun. Toute idée d'une réalisation immédiate, avec intervention de forces intérieures a été écartée: cela, exactement, depuis l'échec de l'invasion soviétique en Pologne. Désormais c'est à chaque prolétariat qu'il appartient de conquérir lui-même, dans son propre pays, le pouvoir dans la conduite de ses propres chefs: et jusqu'à l'heure où ce sera possible il appartient au parti de l'instruire et de l'organiser. Il y a donc dépendance étroite, et la direction du parti communiste français ou anglais n'aura d'initiative que dans le cadre des directives reçues de Moscou. Et tout comme un général malheureux ou incapable, le chef de parti peut à l'occasion être blâmé ou révoqué.

En Esthonie, en Pologne, en Bulgarie, en Yougoslavie, en Allemagne (*putsch* de Hambourg), les instructions de Moscou aux divers partis communistes ont été saisies et étalées au grand jour. Identiques et concordantes, elles étaient exactement de même nature que les ordres adressés à un commandant d'armée chargé d'enlever une victoire par la force; elles étaient accompagnées, en outre, de moyens matériels; argent, armes... Et tout prouve qu'il n'y a qu'un seul parti communiste, celui de Moscou, ayant une armée par théâtre d'opérations exactement comme l'armée française a une armée du Maroc et une armée du Levant.

Mais l'armée communiste de tel ou tel pays ne se compose pas de groupements fortuits. Précises et impératives, les instructions se succèdent: il faut « truffier » d'abord les postes et les transports, occuper le gaz, l'électricité, l'eau, les spécialités, conquérir les municipalités. Voici pour la marine... Voici pour l'armée... Voici pour les campagnes, etc., etc. Toute cette organisation a bien le caractère d'une machine de guerre, non celui d'une machine électorale. Reste un point digne de remarque: l'anonymat des ordres, l'impersonnalité des chefs; il n'y a que des numéros. Aucune discipline militaire, dans aucune nation civilisée, n'a jamais été aussi loin.

* * *

Dans la révolution, la phase capitale et principale est la phase de préparation. La phase d'exécution n'est rien si la première est parfaite.

L'action révolutionnaire comprend deux ordres d'idées très distincts: action sur les masses; action sur le pouvoir. La première s'exerce ainsi:

a) *Pour la classe ouvrière.* Celle-ci sera éduquée par la presse de propagande, par les films, par les conférences, les écoles et cours de propagande. Elle sera organisée: par les Jeunesses communistes dès la jeunesse; par l'organisation du parti en cellules, rayons, fédérations dans la nation. Elle sera tenue en haleine par

l'immixtion dans tous les conflits du travail et par les procès d'opinion. Elle sera aguerrie par des manifestations progressives.

b) *Pour la classe bourgeoise.* On s'attachera à détruire les influences « bourgeoises »: clergé, famille, œuvres bourgeoises (spécialement les œuvres de charité).

Pour ce qui est de l'action sur le pouvoir, en voici les principaux éléments: Le parti communiste ne participe pas au pouvoir; il tâche en revanche de conquérir les organes administratifs; il assure sa liberté d'action en s'appuyant sur les lois bourgeoises relatives à la liberté d'opinion, d'association; exemple: il affaiblit la volonté du pouvoir en lui arrachant dans toutes les questions ouvrières des capitulations successives; il affaiblit l'armée, en appuyant toute mesure de nature à diminuer sa puissance.

La presse communiste est délibérément rédigée en vue du prolétariat seul. En France il existe neuf grands journaux communistes; beaucoup sont distribués aux portes des usines. La propagande par le film est l'objet des plus grands soins. Au numéro 120 de la rue Lafayette à Paris, il existe des écoles et cours marxistes. Des « cellules » sont arrivées à se constituer aujourd'hui non seulement dans les grandes usines, mais dans les principaux organes administratifs et militaires qui sont ainsi « noyautés ».

La tactique à suivre vis-à-vis de la classe bourgeoise découle des idées les plus justes. Cette classe ne peut être organisée sur la base d'intérêts matériels communs; elle n'est donc pas assimilable par le communisme. Il importe cependant de l'affaiblir: comment? Les bourgeoisies ont toujours présenté dans l'histoire une puissante cohésion fondée sur des liens moraux: religion, famille, loyalisme envers le régime, patriotisme. C'est en ces points qu'il faut donc attaquer la bourgeoisie. La lutte contre la religion se poursuit sur un terrain nouveau; ce que le communisme vise c'est la doctrine chrétienne de résignation, car comment faire d'un chrétien convaincu un révolté contre les inégalités sociales? C'est pourquoi la guerre est faite à toute religion, parce que « opium pour le peuple ».

La lutte contre la famille, moins originale, se poursuit avec une violence extrême sur le terrain de l'éducation et sur le terrain féministe! Dans tout projet de loi concernant la famille et ses intérêts, l'action communiste s'exercera à fond, conformément à sa doctrine, contre la solidité des liens familiaux, déjà si affaiblis.

Pour ce qui est du patriotisme et du nationalisme, elle est menée, en France tout au moins, par un biais qui consiste à accuser de fascisme tout essai de groupement sur une base nationale. Le jeu qui consiste à créer cette équivoque est encore assez efficace.

Une des formes de propagande des plus précieuses, des plus curieuses et des plus efficaces consiste à mener la lutte contre toutes les œuvres d'instruction ou d'assistance bourgeoises. On peut en concrétiser les principes en les ramenant à la lutte contre la charité, car pour la réussite de sa « juste » cause, l'ouvrier opprimé, esclave du capital, doit être et doit rester révolté! Il est aisé d'en conclure qu'en aucun cas on ne peut compter sur la bienveillance du communisme pour les tentatives d'améliorations sociales ni se flatter de s'en approcher assez pour désarmer son hostilité. Bien au contraire! D'autre part, il est certain qu'il a tout intérêt et tout avantage à soutenir provisoirement ceux qui par surenchère démagogique ont l'imprudence de se rapprocher le plus de lui — quitte à se substituer à eux plus tard. Qu'on se souvienne du rôle de Kérénsky!

La conquête des organes administratifs est une nouveauté qui répond à une nécessité tactique: on tient en effet un pays beaucoup plus par les organes administratifs que par ceux de commandement. Ce sont les municipalités qui sont tout spécialement visées.

Un livre de Sir Percival Philipps, correspondant du *Daily Mail* en Italie pendant la crise bolchévique italienne, nous fait saisir sur le vif, avec toute la précision d'un cours d'école, l'ensemble de toute cette technique dans la période préparatoire. Heureusement pour l'Italie, alors qu'elle était déjà sur l'extrême bord du précipice, alors que le mouvement ouvrier était déjà maître de la rue, l'armée amoindrie et immobilisée, le pouvoir sans autorité, — une révolution eut lieu sans coup férir, mais pas du fait des communistes. L'organisation était meilleure dans le camp adverse, et ce furent les Chemises noires qui, gagnant de vitesse, imposaient leur volonté à des pouvoirs publics suffisamment affaiblis.

Passons à la technique d'exécution. Ici encore elle sera différente pour ce qui est de l'action sur les masses et de l'action sur le pouvoir :

1) Le bourgeois sera terrifié par la descente en masse dans la rue : désarmé par la suppression des journaux, la fermeture des banques, le contrôle des réunions, la saisie des autos. Les banques, usines etc., seront nationalisées. Les communistes s'assureront de l'argent nécessaire en mettant la main sur les banques, en frappant de contributions les caisses publiques et privées. Ils établiront une police et une justice « populaires » et contrôleront les armes privées : excellent prétexte à perquisitions et à amendes.

2) Le pouvoir central et les organes subordonnés seront isolés par la main-mise sur les communications et les P. T. T., les personnalités gênantes étant supprimées. Un pouvoir des Soviets sera dressé en face des anciens pouvoirs. Il ne sera pas touché aux points où le parti gouvernemental a la supériorité : on se bornera à les isoler complètement. Ils seront réduits aisément une fois que le régime soviétique aura pris de la solidité ailleurs.

A l'administration il ne sera pas touché non plus dans la mesure du possible, la cellule d'administration étant substituée à la direction correspondante dans chaque administration noyautée. Il ne sera pas cherché de conflit avec l'armée, mais elle sera débauchée de toutes les façons.

Toute la technique concernant les masses est imbue des procédés de l'état de siège. Et tous ceux qui ont déjà vécu (en Russie ou en Hongrie) des journées du genre de celles que le communisme prépare à l'Europe, déclarent hautement que la difficulté est moins dans le manque de moyens matériels que dans celui de renseignements. Ne rien savoir de ce qui se passe au monde est atroce et vous paralyse entièrement. C'est un des traits de génie de la technique bolchévique que d'avoir découvert l'importance de la lutte pour les journaux.

L'ensemble du système de combat contre le pouvoir gouvernemental est dominé par une idée profonde d'une admirable justesse. Les gouvernements du XX^m siècle sont abusivement centralisés, et les autorités subordonnées d'un Etat ne représentent que des agents d'exécution subalternes, habitués par un usage quotidien à ne prendre nulle décision tant soit peu importante sans en repérer au préalable, au moins par téléphone. Aussi négligeant les personnes, au moins au début, la révolution bolchévique commencent-elle par marcher sur les téléphones et télégraphes, sur les postes et journaux. Les P. T. T. qui *en fait* ont déjà été « truffés » et dès lors conquis au cours de la période préparatoire, ne sont occupés que pour être protégés contre une reprise par l'ennemi. Et l'expérience — tant russe et italienne — est là pour prouver que, le téléphone une fois coupé, un chef de gouvernement, un gouvernement tout entier ne sont rien — moins que rien — dans la marche des événements. L'auteur de l'article de la *Revue des Deux Mondes* a personnellement passé quelques heures avec Kerensky dans la nuit qui vit la fuite de ce dernier en Finlande; et qui ne connaît pas par expérience une telle atmosphère, n'a pas le droit de parler d'un danger qu'il ignore. On a été vaincu dès avant l'événement. Et ce serait une souveraine injustice et une injure à la mémoire d'honnêtes gens, dont beaucoup sont morts à leur poste, d'imputer à leur impéritie, à leur faiblesse, à leur ignorance, l'incapacité où ils se sont trouvés d'inaugurer une riposte heureuse à une attaque aussi savante qu'imprévue. La vérité, c'est que la partie est à peu de chose près, perdue avant que d'être engagée, si la faiblesse gouvernementale laisse mettre en place aux points vitaux les troupes de l'adversaire.

Or les points vitaux sont avant tout les P. T. T.; ensuite les transports; enfin l'eau, l'électricité, le gaz. Il n'a pas manqué de régiments fidèles en Russie, mais ils ne savaient ni que faire, ni comment faire. Qu'on se figure un homme clairvoyant en attaquant un autre qui aurait les yeux bandés...

En France, à en croire les statistiques électorales, il y aurait 800,000 communistes. C'est plus qu'en Russie. Et quel est le nombre exact de cellules militantes déjà mises en place à leur poste de combat dans les administrations vitales pour le fonctionnement de la machine gouvernementale? A cette réponse nul Etat ne peut donner de réponse exacte; et cependant un seul existe-t-il aujourd'hui au monde qui puisse affirmer que ces administrations n'ont pas été pénétrées?..

* * *

Les Russes n'ont su que faire devant l'offensive bolchévique. C'est normal : ils n'étaient pas avertis. Pour voir, comprendre et méditer, les Français ont eu dix ans. Pays de vieilles libertés, la France et l'Angleterre n'ont pas, jusqu'ici, réagi contre la propagande communiste — propagande qui, pour la période préparatoire s'exécute, ne l'oublions pas, à l'abri des lois bourgeoises — comme elles le devaient. Presque tous les petits pays visés par les entreprises bolchéviques l'ont fait depuis longtemps. Nombre d'entre eux ont simplement mis hors la loi les partis affiliés à la III^e Internationale; ceux-ci se sont naturellement camouflés, mais la question de transmission des ordres et des subsides est devenue singulièrement difficile lorsqu'il s'est agi pour ceux qui s'en occupaient d'encourir des poursuites en haute trahison.

Par une seconde conséquence naturelle, les mêmes petits Etats se sont décidés à entrer en pourparlers en vue d'une législation commune contre le péril communiste. Voie nouvelle et logique : car si l'on admet que la III^e Internationale est par essence un danger international, il n'y pourra être paré que par une entente internationale.

C'est une question que l'avenir aura à résoudre infailliblement (1).

AUTRICHE

De quoi demain ? ...

D'un article de M. Jacques Chastenot dans l'Opinion nous extrayons ces lignes :

L'alerte fut chaude. Elle comporte divers enseignements.

D'abord une démonstration nouvelle du danger des gouvernements à la Kerensky.

Si le Parlement autrichien présente une petite majorité « bourgeoise », la municipalité de Vienne, elle, est entièrement aux mains des socialistes. Comme Vienne, avec ses deux millions d'habitants, représente un tiers de la population totale de la République, sa municipalité constitue un véritable Etat dans l'Etat.

Et c'est un Etat singulièrement actif, en opposition ouverte avec le gouvernement officiel, subventionnant dans toute l'Autriche la propagande socialiste et faisant peser sur la capitale même un régime singulièrement lourd.

Sans doute, les violences du bolchevisme moscovite sont-elles répudiées; mais la classe ouvrière jouit à Vienne d'un privilège de fait; les immeubles sont pratiquement expropriés au profit de la municipalité; une fiscalité écrasante interdit tout luxe et paralyse le commerce et l'industrie. Bref, un collectivisme larvé.

Les chefs du socialisme viennois et, notamment, le bourgmestre Seitz se sont toujours déclarés adversaires du communisme : mais quand *Demos* est déchaîné il n'est pas facile de le retenir. M. Seitz et ses collègues l'ont bien vu vendredi quand ils ont manqué être écharpés par la foule qu'ils essayaient de contenir. Ils ont eu, ce jour-là, grand-peur. Les voici maintenant qui se tournent vers le gouvernement fédéral et essayent de reconquérir un peu de leur influence. Mais ce sont déjà des feuilles mortes destinées à être balayées par le vent de la révolution ou par celui de la réaction.

Malheureusement, le malaise autrichien ne tient pas seulement à des raisons de politique intérieure : il trouve sa cause profonde dans la structure même de la République d'Autriche, ce corps hydrocéphale, cette capitale sans province, ce grand marché sans achalandage.

(1) D'une façon générale n'est-ce pas absurde que d'admettre l'existence légale et le fonctionnement à ciel ouvert d'une organisation qui cherche à vous occire sans lésiner sur le choix des moyens et ne s'en dépend en aucune façon? Ineptie sans nom et dont les bourgeoisies des divers pays d'Europe portent toute la responsabilité. L'argument tiré de la subordination des partis communistes à un pouvoir étranger ne nous paraît pas probant et pourrait — bien qu'à tort — être utilisé contre des groupements se trouvant aux antipodes du communisme. Il est du reste superflu. Il suffit que le léninisme vise ouvertement à renverser par la violence le régime politique et social existant pour n'avoir pas le droit de se réclamer de la protection des lois promulguées par ce régime. C'est là un axiome, à proprement parler, et le fait qu'il soit constamment méconnu et violé n'est pas de nature à nous donner une bien haute idée de l'intelligence des classes gouvernantes de l'Occident.

C^{te} P.

L'Etat autrichien est, il faut bien le reconnaître, une création semi-artificielle. Non pas qu'il soit absolument inviable; dans une Europe cohérente, organisée et libre échangiste, il s'insérerait au contraire avec beaucoup d'utilité; mais pour subsister, il aurait besoin d'un régime d'interdépendance économique bien éloigné de celui sous lequel vit présentement l'Europe.

La Société des Nations s'est un moment énergiquement employée à apporter à l'Autriche un secours financier; mais les prêts de la Société des Nations ont soutenu l'Autriche comme le ballon d'oxygène soutient le malade, sans guérir les organes atteints.

Ce qui serait indispensable au maintien d'une Autriche indépendante ce serait une entente économique étroite avec ses voisins.

Or, lesdits voisins — la Tchécoslovaquie exceptée — se retranchant dans un protectionnisme farouche et l'union économique danubienne dont on parle beaucoup ne fait, en réalité, aucun progrès.

Alors?

Alors reste l'*Anschluss*, le rattachement au Reich allemand, auquel beaucoup d'Autrichiens aspirent sans savoir exactement ce qu'il pourrait leur apporter, mais estimant que tout changement serait préférable à la situation actuelle.

Jusqu'à ces derniers temps l'*Anschluss* avait pour partisans, en dehors de quelques pangermanistes, surtout les socialistes autrichiens. Les classes « bourgeoises », au contraire, soit par tradition politique ou religieuse, soit par intérêt, demeuraient fidèles à l'indépendance.

Aujourd'hui on assiste à un revirement: la présence persistante à Berlin d'un gouvernement conservateur fait craindre aux socialistes, si gâtés à Vienne, les conséquences du rattachement. Les « bourgeois », au contraire, écrasés d'impôts spoliateurs et effrayés par l'émeute latente, se tournent avec espoir du côté du gendarme prussien.

A ce point de vue une journée comme celle du 15 juillet a fait beaucoup, en Autriche, en faveur de l'*Anschluss*. On s'en aperçoit à ton satisfait avec lequel la presse pangermaniste allemande enregistre les récents événements de Vienne.

Pour éviter l'*Anschluss*, il ne suffit pas de dire qu'on n'en veut pas.

La France qui a activement collaboré à l'effort financier fait par la Société des Nations en aide à la République autrichienne, ne peut pas grand chose de plus. Mais l'Italie, dont le gouvernement se déclare, avec raison, irrévocablement opposé à l'*Anschluss*, pourrait beaucoup, sur le terrain commercial, en faveur du maintien de l'indépendance autrichienne.

Pendant la journée du 15 juillet, des bruits ont couru d'intervention armée de l'Italie en Autriche. Ils ont été, le lendemain, démentis par l'agence Stéffani. Peut-être, n'ont-ils pas été, un instant, dénués de fondement. M. Mussolini est, cependant, assez averti des réalités économiques pour savoir que ce n'est pas avec des canons, mais avec des tarifs douaniers préférentiels qu'on empêchera l'Autriche de se jeter dans les bras de l'Allemagne.

Malheureusement, dans le parti fasciste, il ne manque pas de rêveurs pour s'imaginer que la destruction du *statu quo* en Europe centrale pourrait profiter, en lui procurant de nouvelles acquisitions, au royaume italien.

Et ce sentiment est beaucoup plus répandu encore en Hongrie. Pour beaucoup de Hongrois, le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne marquerait l'abolition définitive des traités de Saint-Germain et de Trianon et serait le prodrome de la reconstitution, dans son intégralité, de l'ancienne monarchie de Saint-Etienne.

Chimères, mais chimères dangereuses et qui, en se combinant avec les chimères communistes, risquent de produire un mélange singulièrement détonnant.

« L'étincelle de révolte qui vient de jaillir à Vienne s'étendra bientôt sur tout le vieux continent » s'est écrit mardi à Moscou, le commissaire du peuple, Boukharine.

Il appartient aux puissances qui ont intérêt au maintien de l'ordre européen actuel, France, Grande-Bretagne, nations de la Petite Entente, Italie elle-même, de faire mentir la prophétie du chef bolchéviste en aidant l'Autriche à acquérir les moyens de vivre prospère et indépendante.

Et il appartient aux Autrichiens de s'aider eux-mêmes et de ne s'abandonner aux conseils ni de violence, ni de lâcheté.

L'une et l'autre sont également destructives. Ce n'est pas seulement l'Autriche, c'est l'Europe entière qui, si les gouvernements et les peuples ne réagissent pas, risquent d'en faire bientôt la sombre expérience.

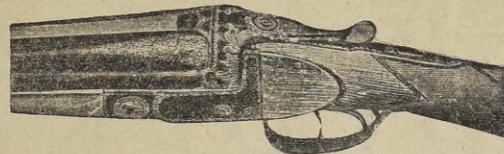
La publicité

dans

**La Revue Catholique
des Idées et des Faits**

est

TOUJOURS EFFICACE



Manufacture d'Armes de Luxe et d'Exportation

LOUIS VENDRIX & C^{IE}

Rue des Clarisses, 66, LIÈGE (Belgique)

Nombreuses distinctions aux différentes expositions. — Tél. 1553

LES MEILLEURES ENCRE
CIRE A CACHER
COLLES DE
BUREAU

Encres Antoine

SONT EN
VENTE DANS

TOUTES LES BONNES
MAISONS DE PAPETERIE

Pharmacie-Droguerie

LABORATOIRE D'ANALYSES

JEAN DAMSEAUX

Pharmacien-Chimiste

agrégé des chemins de fer et de l'armée

Coin des Rues de Heusy et des Fripiers, VERVIERS

Téléphone 1838

Produits chimiques. — Couleurs et Vernis. — Articles de ménage. — Epices. — Herboristerie. — Laboratoire du cachet rapid, antinévralgique puissant et digestif.

GROS **DEMI-GROS** **DÉTAIL**

Installation moderne — Produits garantis purs

La Société Anonyme
Fabrique de Pompes

OISA

39, Long uevue de la Digue

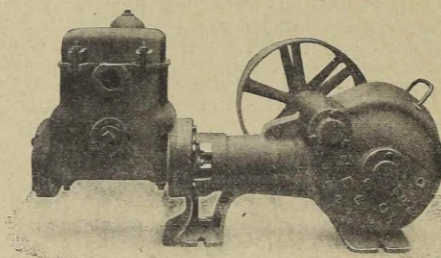
Téléph. 590,98

ANVERS

Télegr. Outilindus

présente à sa clientèle le **Record** en fait de Pompes :

la **POMPE RECORD** à graissage auto-
matique, à marche silencieuse, à minime consom-
mation, pour élévations jusque 150 mètres.



Pompes Rotatives OISA à pistons Rotatifs à grands débits

Pompes de Puits profonds. — Pompes à main.

FABRIQUE SPÉCIALE DE POMPES

W. GARVENS & C^{ie}

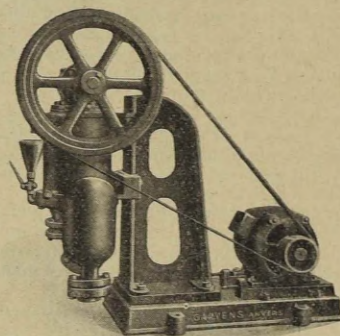
Ingénieurs-Hydrauliciens-Constructeurs

PIERRE DIERICX, Directeur

17, rue Van Artevelde

ANVERS

NOUVEAU



NOUVEAU

GRUPE ELECTRO POMPE A PISTON

Élévation 30 mètres. — Débit horaire 1800 litres

RECOMMANDÉ : pour Châteaux. — Couvents. — Hôtels. — Villas, etc.

Prix sur demande

LA MAISON DU TAPIS
BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— — (divers dessins et toutes largeurs). — —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient), — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS